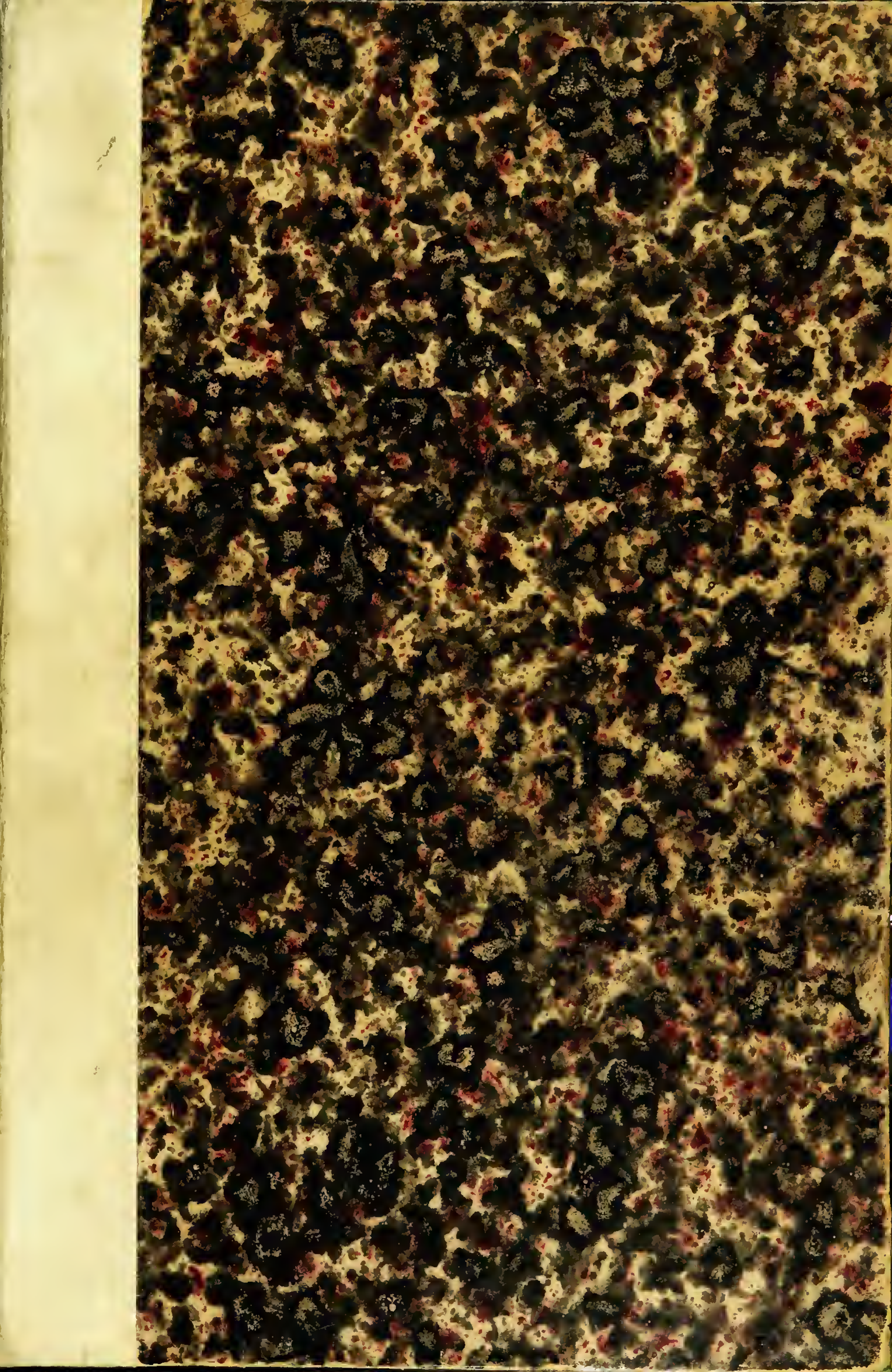
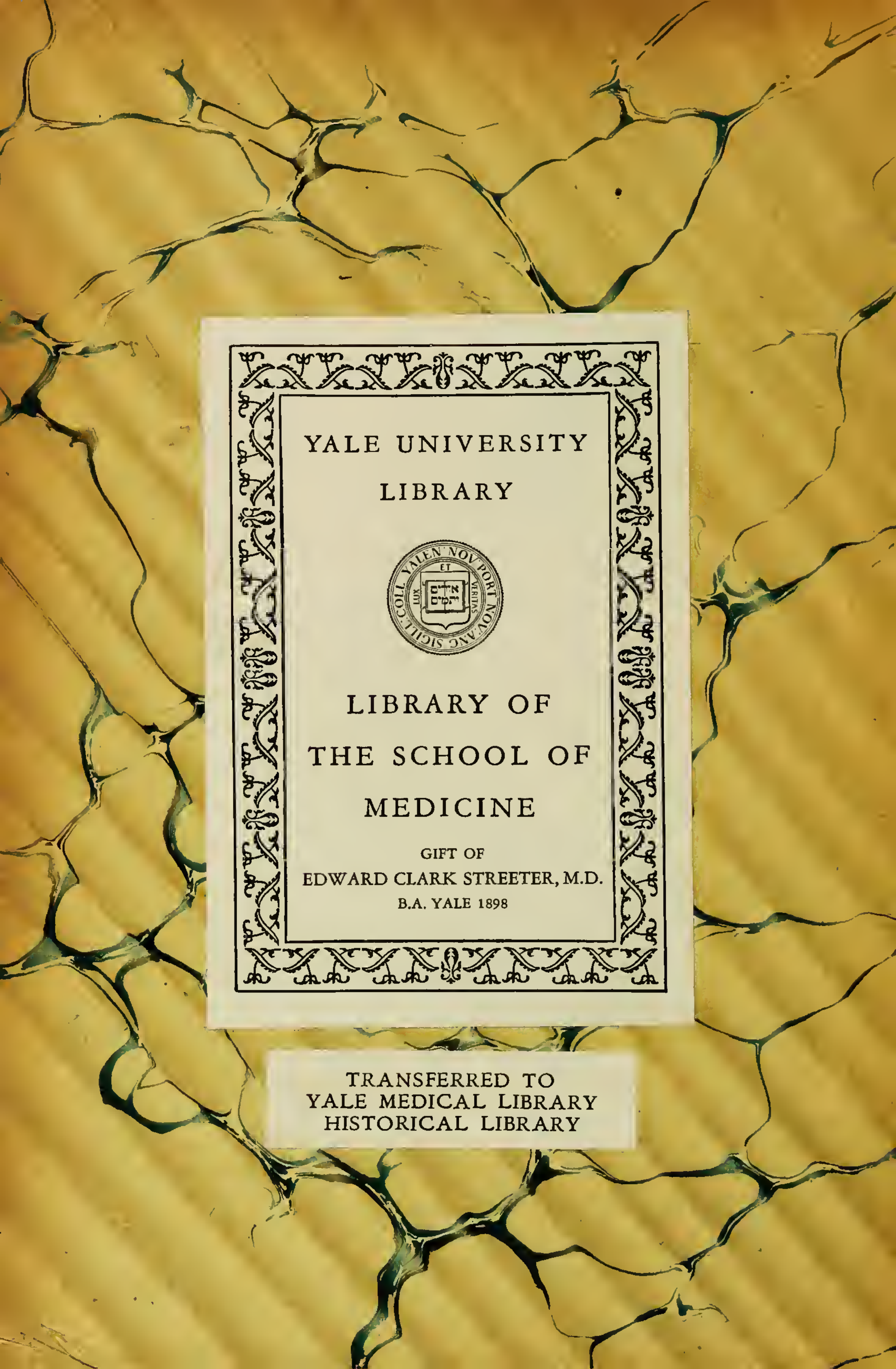
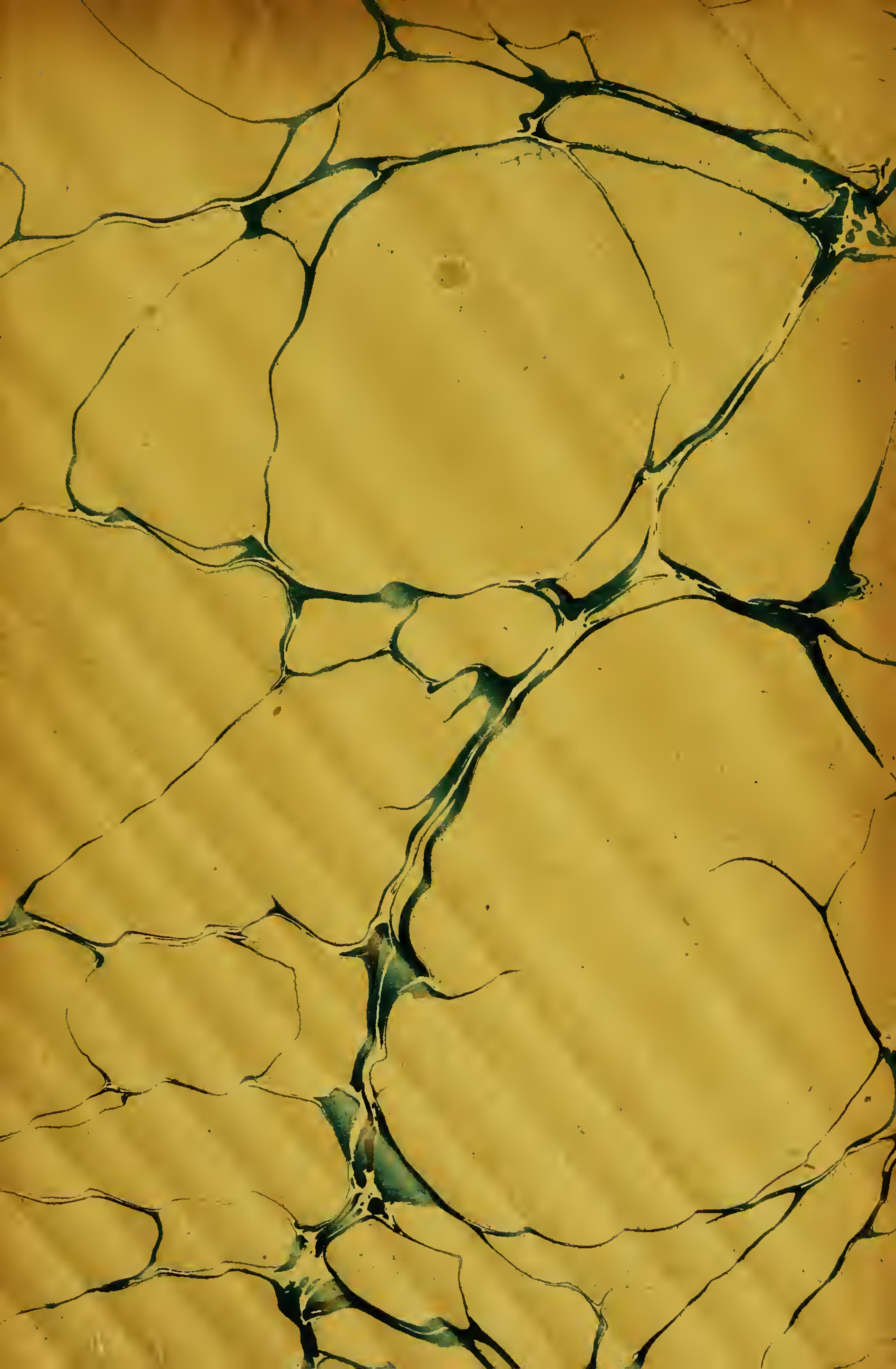



YALE UNIVERSITY
LIBRARY
LIBRARY OF
THE SCHOOL OF
MEDICINE
GIFT OF
EDWARD CLARK STREETER, M.D.
B.A. YALE 1898
TRANSFERRED TO
YALE MEDICAL LIBRARY
HISTORICAL LIBRARY



LE JUIF-ERRANT A LA SALPÊTRIÈRE

ÉTUDE SUR CERTAINS NÉVROPATHES VOYAGEURS

PAR

Le Docteur HENRY MEIGE

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
(1775).



PARIS
L. BATTAILLE ET Cie, ÉDITEURS
23, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23
—
1893

LE JUIF-ERRANT
A LA SALPÊTRIÈRE

ÉTUDE SUR CERTAINS NÉVROPATHES VOYAGEURS

AVERTISSEMENT

C'est à la Salpêtrière, en suivant les leçons de M. le professeur Charcot, que nous est venue la première idée de cette étude.

Un jour se présenta à la clinique des maladies du Système Nerveux, un homme barbu, vêtu d'une étrange défroque. Sur un ton pitoyable et à grand renfort de gestes, il se mit à conter l'émouvante histoire de ses misères et de ses maladies. A l'entendre et à le voir, on l'aurait pris plutôt pour un mendiant en quête d'une aumône que pour un malade réclamant une consultation.

« Ce pauvre diable, fit remarquer M. Charcot, quand l'homme fut sorti, n'est pas un vulgaire besogneux, comme on pourrait croire ; c'est un malade, un vrai névropathe. Ses longues pérégrinations, toute la liste des maux qu'il nous a contés, relèvent de la neuropathologie.

« Il est Israélite, et il est vagabond. Son extérieur et son histoire évoquent en nous l'image bien connue du « *Juif-Errant* ». Ce n'est pas le premier dans l'espèce qui ait attiré mon attention. Il

serait intéressant de recueillir les exemples de ce genre et de les comparer entre eux ».

Encouragé par les excellents conseils de notre éminent Maître, nous avons recherché d'autres cas semblables, et nous avons eu la bonne fortune de voir se présenter à la Salpêtrière plusieurs malades analogues. Nous avons recueilli soigneusement leur histoire, ainsi que les observations qui s'en rapprochent, et nous espérons avoir pu en faire ressortir les points principaux et les caractères communs.

En même temps que nous faisions cette étude neuropathologique, nous avons eu la curiosité de rechercher les origines de la légende du Juif-Errant et les portraits qu'on en a donnés. Nous avons jugé utile d'ajouter à notre travail une partie historique et iconographique qui n'est pas sans intérêt, croyons-nous, même au point de vue médical.

Les dessins que nous avons faits ne sont donc pas de simples documents artistiques. Depuis longtemps, en effet, M. Charcot a montré tout le parti qu'on peut tirer des recherches iconographiques en pathologie nerveuse. C'est dans cette voie magistralement inaugurée par lui que nous avons cherché à pénétrer à sa suite.

Nous sommes heureux de pouvoir faire parvenir ici à M. le professeur Charcot l'expression de notre profonde reconnaissance et de nos respectueux remerciements pour la bienveillante sympathie qu'il n'a cessé de nous prodiguer ; et c'est pour nous le plus précieux des témoignages que d'avoir obtenu sa haute approbation pour le présent travail (1).

(1) Nous devons aussi adresser nos plus vifs remerciements à M. le D[r] Paul Richer, chef de laboratoire à la Salpêtrière, pour les excellents conseils et les bienveillants encouragements qu'il nous donne chaque jour, depuis que nous avons entrepris de travailler sous sa direction.

INTRODUCTION

De toutes les légendes populaires, celle du Juif-Errant est sans contredit une des plus universellement répandues. La mystérieuse figure du *Marcheur Eternel* a toujours séduit le peuple ; d'ailleurs. les romanciers, les poètes, les érudits, les peintres ont étudié, commenté, reproduit sous mille formes ses traits immuables et saisissants. Qui ne connaît la complainte fameuse réimprimée chaque année au bas d'une image d'Epinal d'un sou ?

Ce juif célèbre, ce voyageur barbu que rien ne pouvait retenir dans ses pérégrinations interminables, les médecins n'y prenaient point garde. Quel intérêt pouvait-il avoir pour eux?

Or, dans une de ses leçons du mardi à la Salpêtrière (1), M. le Professeur Charcot rapportant l'histoire d'un nommé Klein, israélite hongrois :

« Je vous le présente, dit-il, comme *un véritable descendant d'Ahasverus ou Cartophilus*, comme vous voudrez dire. Le fait est qu'à l'exemple des névropathes voyageurs dont j'ai déjà parlé, il est mû, constamment, par un besoin irrésistible de se déplacer, de voyager, sans pouvoir se fixer nulle part. — C'est ainsi que, depuis trois ans, il ne cesse de parcourir l'Europe, à la recherche de la fortune qu'il n'a pas encore rencontrée ».

Ce cas n'était pas isolé. Et nous avons été amenés à retrouver plusieurs exemples analogues parmi les Israélites cosmopolites qui viennent faire halte à la Salpêtrière.

C'est toujours la même histoire ; c'est, à très peu près, toujours la même figure. Chaque année, on voit se présenter à la clinique de pauvres diables misérablement vêtus. Leur face amaigrie, aux rides profondes et tristes, disparaît sous une barbe immense et jamais peignée. D'un ton lamentable, ils content une histoire pleine de douloureuses péripéties, et si on ne les interrompait, il semble que jamais on n'en verrait la fin.

Nés bien loin, du côté de la Pologne ou dans le fond de l'Allemagne, dès leur enfance, la misère et la maladie les ont accompagnés partout. Ils ont fui le pays natal pour échapper à l'une et à l'autre ; mais nulle part ils n'ont encore rencontré le travail qui leur convient ni le remède qu'ils

(1) Charcot, *Leçons du Mardi*, 19 fév. 1889, p. 347 et seq.

cherchent. Et c'est après des lieues et des lieues parcourues à pied, sous la pluie et le vent, par le froid, et dans le plus affreux dénuement qu'ils viennent échouer à la Salpêtrière dont la renommée les attirait.

Comment ont-ils vécu pendant ces longs voyages ? Rarement de leur travail : ils ne savent pas ou ne peuvent pas travailler. La charité publique, et surtout les sociétés philanthropiques juives ont subvenu, de ville en ville, aux plus pressants besoins. D'ailleurs ils se contentent de peu, étant dénués de tout.

Presque tous ces israélites sont des neurasthéniques renforcés, dressant la liste de leurs souffrances, et s'attardant à la lecture des sensations obsédantes qu'ils ont méticuleusement analysées et mises en notes : — Maux de tête tenaces, digestions pénibles, insomnies persistantes, douleurs erratiques dans le dos et les membres, etc., etc.

Plusieurs, franchement hystériques, ont des attaques classiques suivies parfois d'hémiplégies et d'hémianesthésies qu'une émotion, un traumatisme font apparaître ou disparaître.

Mais tous présentent en outre un état mental spécial : Ils sont obsédés constamment par le besoin de voyager, d'aller de ville en ville, de clinique en clinique, à la recherche d'un traitement nouveau, d'un remède introuvable. Ils essayent toutes les médications qu'on leur propose, avides de nouveautés ; mais bientôt ils les repoussent, inventant un prétexte futile pour ne plus continuer, et l'impulsion reparaissant, ils s'enfuient un beau jour, entraînés par un nouveau mirage de lointaine guérison.

N'oublions pas qu'ils sont Juifs, et qu'il est dans le caractère de leur race de se déplacer avec une facilité extrême. Chez eux nulle part, et chez eux partout, les Israélites n'hésitent jamais à quitter leur demeure quand il s'agit d'entreprendre une affaire importante, et en particulier, s'ils sont malades, pour aller à la recherche d'un remède efficace.

Toujours à l'affût des choses neuves, et toujours renseignés de bonne heure, grâce à leurs relations cosmopolites, on les voit venir de tous les coins du monde pour consulter les médecins en renom. Un des leurs a-t-il été guéri ? Tous le sauront ; et, au cas échéant, chacun sera prêt à essayer du remède.

De plus, étant israélites, ils sont particulièrement exposés à toutes les manifestations de la névrose. C'est chose remarquable que la grande fréquence des maladies nerveuses dans la race juive. Chez elle, qu'il s'agisse d'épilepsie, d'hystérie, de neurasthénie, ou de maladies mentales, la proportion est toujours considérable. Maintes fois M. Charcot est revenu sur

ce point, et son expérience en cette matière est basée sur des centaines de faits (1).

Le premier israélite voyageur (2) qui l'ait frappé était un marchand de tapis, venu de Bou-Karah, à Paris, il y a, une quinzaine d'années, et qui apparut un beau matin dans un costume étrange, vêtu d'une longue tunique noire, la taille serrée par une ceinture à boucle d'argent incrustée de turquoises, les cheveux à longues boucles coupés suivant une forme spéciale et recouverts d'un petit bonnet persan. Il ne savait pas un mot de français, et c'est par une lettre en hébreu qu'il fit voir, qu'on apprit sa religion et sa nationalité.

Il fut difficile de lui faire expliquer sa maladie. Il se plaignait surtout d'impuissance génitale et en était très affecté. Mais il est probable que le traitement qu'on lui donna fut efficace et que, de retour dans sa patrie, il en fit grand éloge, car depuis cette époque, il ne se passa pas une année sans que M. Charcot ne vit venir à lui des Israélites du même pays, et se plaignant des mêmes symptômes. Leur costume a bien subi quelques changements et ils s'habillent à peu près suivant la mode courante ; mais ils conservent la coupe de leurs cheveux et leur petit bonnet, qu'ils cachent sous un chapeau haut de forme.

A la Salpêtrière on peut toujours voir un juif exotique en traitement. Tantôt il vient de Russie ou de Hongrie, tantôt de Turquie, d'Arménie. Beaucoup viennent d'Odessa ; quelques-uns des Indes anglaises. Un d'entre eux, pauvre rabbin de Tétouan, vint, pendant plusieurs mois, faire traiter sa sclérose en plaques. Il arrivait tous les jours, ponctuellement, accompagné de sa fille, et vêtu de son costume marocain bien connu dans le service.

Dans un voyage que nous avons eu la bonne fortune de faire avec M. Charcot en Tunisie et en Tripolitaine, nous nous rappellerons toujours plusieurs Israélites qui, à son grand étonnement, l'arrêtèrent dans les rues de Sousse, de Tripoli, de Malte. C'étaient d'anciens malades qui avaient autrefois traversé la Méditerranée pour venir à Paris chercher auprès de lui un remède à leur névrose.

Il faut donc faire une large part chez nos voyageurs, à la facilité avec laquelle les Israélites savent se déplacer ; mais il ne serait pas juste d'attri-

(1) M. le Dr Dutil doit faire paraître prochainement une étude sur *la pathologie des Juifs* où la question sera traitée dans son ensemble. On y verra développées et vérifiées les précédentes assertions.

(2) Communication orale.

buer uniquement à cette qualité de leur race, les pérégrinations vraiment surprenantes qu'on leur voit faire.

Ceux-ci sont d'abord profondément névropathes ; les observations en font foi. Et par surcroît, ils sont soumis à des impulsions irrésistibles qui les entraînent dans un vagabondage perpétuel. Leur idée obsédante n'est pas absurde en soi ; rien n'est plus légitime que d'aller à la recherche d'un travail lucratif, ou d'un remède efficace. Ce qui n'est plus raisonnable, c'est de ne jamais pouvoir continuer une œuvre entreprise, un traitement institué : c'est d'aller chercher toujours *autre chose* et *ailleurs*. Ce qui est pathologique, c'est de ne pouvoir résister à ce besoin de déplacement que rien ne justifie, qui souvent même sera préjudiciable.

Eh bien ! En dehors de l'intérêt qu'offrent ces cas au point de vue neuropathologique, il nous a paru curieux de comparer l'histoire de ces malades avec celle du personnage légendaire qui semble les synthétiser : le *Juif-Errant*. Et nous avons été amenés à penser que ce dernier pourrait bien n'être qu'une *sorte de prototype des Israélites névropathes pérégrinant de par le monde*.

LA LÉGENDE DU JUIF-ERRANT

Presque toutes les légendes tirent leur origine d'observations populaires portant sur des faits matériels. Le merveilleux surajouté en dénature bientôt le caractère au point qu'il est souvent impossible d'en reconstituer les origines. Et les exégètes ont beau jeu pour édifier des hypothèses qu'un mot peut à leur gré infirmer ou confirmer.

La légende du Juif-Errant est soumise à ces mêmes lois. A des observations naïvement recueillies de Juifs vagabonds, barbus, bizarrement accoutrés, et toujours sans ressources, le besoin du surnaturel et du miraculeux a fait substituer la conception idéaliste de l'*Eternel voyageur* expiant par des pérégrinations interminables la dure parole dite au Christ sur le chemin du Calvaire.

Nous avons donc recherché les origines de la légende, et nous en avons analysé les principales versions ainsi que les commentaires auxquels elles ont donné lieu. Pour compléter cette étude, nous avons consulté les estampes anciennes et modernes qui ont popularisé le type du Juif-Errant. Et il nous a paru intéressant de rapprocher les anciens récits dans toute leur naïveté des observations de nos malades, ainsi que les dessins primitifs des photographies et des croquis que nous avons faits à la Salpêtrière (1).

Nous serons très bref sur la légende elle-même, renvoyant pour tous les détails aux livres des exégètes qu'elle a passionnés.

C'est Grégoire de Tours (2) qui, le premier, nous la fit connaître. Mais c'est à Matthieu Pâris (3), bénédictin anglais qui vivait au temps de Henri III qu'on doit le premier récit détaillé : *Cartophilus* (ou Cartaphilus), portier du prétoire de Ponce Pilate, frappa Jésus-Christ d'un coup de poing au moment où celui-ci franchissait le seuil de la porte, et lui dit : « Marche ! Jésus, va donc plus vite. Pourquoi t'arrêtes-tu ? — » Jésus se retournant

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Abel Delafosse de précieux renseignements bibliographiques et iconographiques pour lesquels nous tenons à lui exprimer nos remerciements bien sincères.

(2) Grégoire de Tours, *Epistola ad Sulpitium Bituriensem*, trad. de l'abbé Marolles, II, 712, p. 148.

(3) Matthœi Pâris, *Historia Major*, in fol. édit. Will Wats., p. 352, Londini. 1640.

lui répondit : « Je vais. Mais toi, tu attendras ma seconde venue : tu marcheras sans cesse ». Et Cartophilus se mit en route pour ne plus jamais s'arrêter. Et :

> Ne morra pas voirement
> Jusqu'au jour del jugement.

ajoute Ph. Mouskes (1), évêque de Tournay dans sa *Chronique rimée.*

Ce Cartophilus avait été longtemps mêlé à la foule des disciples de Jésus-Christ. Et, attiré par la nouveauté des idées qu'il entendait émettre, frappé par les prodiges qu'il voyait accomplir, il était devenu un fervent. Instinctivement, il prévoyait une grande innovation et voulait être prêt à en tirer parti ; il pressentait une force nouvelle et songeait à en profiter. Mais lorsqu'il vit Jésus condamné, rester sans défense contre ses bourreaux et subir toutes les humiliations et tous les supplices, alors il se prit à douter, et bientôt perdit toute confiance.

« Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'ayant vu Jésus aller à la mort, il ne voulut plus reconnaître en lui qu'une puissance magique et qu'il jugea comme des prestiges les surprenantes merveilles qui l'avaient saisi et qui l'entouraient encore... (2) ».

Ne voit-on pas là déjà une analogie frappante entre la conduite de ce Cartophilus et celle de ces névropathes voyageurs attirés par le renom d'une grande personnalité médicale, pleins d'espoir et de confiance en ses préceptes, mais bientôt désabusés et méfiants, abandonnant leur ancienne foi, « cherchant partout de plus puissants enchanteurs, et ne les trouvant jamais (3) ».

Dans une autre version de la légende que relate une lettre datée de Schleswig le 19 juin 1564, imprimée à Leyde en 1602, et traduite à Bordeaux en 1609, il est question « d'un grand homme ayant de longs cheveux qui lui pendoient sur les espaules, Juif de nation, nommé *Ahasverus*, cordonnier de son métier, qui avait esté présent à la mort de Jésus-Christ et depuis ce temps-là a tousjours demeuré en vie (4) ».

Dès lors les deux légendes s'entremêlent, et un juif du nom d'Ahasverus ne cesse de courir le monde sur l'ordre du Seigneur.

Les apparitions se multiplient. On le rencontre en toutes les villes de l'Europe. Et le peuple croit volontiers à son existence miraculeuse ; seuls,

(1) *Chronique rimée* de Ph. Mouskes, ed. Reiffemberg, p. 491.
(2) J. Collin de Plancy, *Légende du Juif-Errant*, 1847, in-8, Paris.
(3) *Ibid.*
(4) Lettre de Leyde, 1602.

les érudits discutent et se permettent de douter. « Plusieurs ont disputé de cet homme et de son histoire, *pro* et *contra* ; les uns affirment qu'il est vrai homme naturel ; les autres nient cela, et que c'est un spectacle mauvais, comme il est rapporté par leurs raisons » (1).

Les commentateurs abondent, et chacun disserte longuement ; mais c'est surtout en Allemagne que sont fréquentes les apparitions de celui qu'on y appelle : *der Ewige Jùde*, le Juif-Eternel.

On le voit à Hambourg en 1542, en 1564 (Bulenger) (2), en 1566 (Boutrays) (3), à Strasbourg, où il « parlait allemand », à Lubeck en 1601 ; à



Fig. 1. — « Ar Boudedeo » le Juif-Errant breton.
Croquis d'après une image populaire du cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

Leipsick en 1642. On le trouve en Autriche, à Vienne en 1599, en Russie à Moscou en 1613 ; à Bruxelles en 1640.

Il apparaît en France (4), en Champagne, sur la route de Paris où des gentilshommes qui se rendaient à la cour de Henri IV firent sa connaissance (1604).

Toutes les provinces tenaient à honneur d'avoir vu le Juif-Errant tra-

(1) Discours véritable du Juif-Errant. Bordeaux, 1608. Voyez aussi : Chrysostomus Dudulæus. *Von einen Juden von Jerusalem, Ahasverus genannt.* Augsburg, 1619, in-4°. Et Christophorus Schultz : *Dissertatio historica de Judæo non mortali.* Regiomonti, in-4°, 1698.

(2) Champfleury, *Histoire de l'Imagerie populaire*, Paris, Dentu, 1886.

(3) Bulenger, *Historia sui temporis.*

(4) R. Bouthrays, *Commentarii historici*, 1610, in-folio.

verser leurs frontières : Metz, Poitiers, Avignon, Rennes, etc., se font gloire de sa visite.

En 1575, deux ambassadeurs du duc de Holstein à Madrid, Christophe Elseinger et Jacobus le rencontrèrent en chemin : ce fut en langue espagnole qu'il leur apprit sa triste destinée.

Tous les peuples l'ont chanté : les Anglais dans une ballade fameuse *The Wandering Jew*. Les Suédois, les Hollandais lui consacrent de longs poëmes ; les Suisses le nomment : le *Juif courant*.

Les Bretons ont sur lui un gwerz mélancolique « *Ar Boudedeô* » dont voici quelques strophes qui résument le principal épisode de la légende (1) :

Moi, Boudedeo, le malheureux, je vis Jésus ressusciter Lazare, frère de Magdeleine ; *je le vis aussi délivrer un grand nombre de possédés* ; mais ce fut en vain que je vis tous ces miracles, malheureux que je suis !

. . . .

Quand la croix fut faite on la lui mit sur les épaules, pour monter sur le mont Calvaire. En voyant le peuple courir, je pris mon enfant, et j'allai sur le seuil de ma maison pour le voir passer.

Et Jésus, accablé de fatigue et n'en pouvant plus, voulut se reposer un peu devant ma boutique, et je lui dis d'un ton insolent : Retire-toi vite de devant ma boutique, car tu es un méchant !

Ta présence me fait tort ; elle deshonore et souille ma maison ; retire-toi, te dis-je, méchant, maudit sorcier ! Va à la mort, que tu n'as que trop méritée !

Et Jésus me répondit d'une voix douce et dolente. Je vais me retirer, homme sans cœur, homme malheureux ! Bientôt je me reposerai dans mon Père ; mais toi, tu n'auras pas de repos dans ce monde, tu marcheras jusqu'à la fin du monde !

. . . .

Et quand j'eus vu notre Sauveur mourir sur la croix entre deux voleurs, souffrant des douleurs infinies, je commençai mon voyage qui ne devait pas finir, la mort dans l'âme et je dis un triste adieu à Jérusalem !.....

En France, une première complainte est écrite à Bordeaux au commencement du XVIIe siècle, en 1609 (2). Le Juif-Errant y raconte ses longs voyages.

(1) Champfleury, *loc. cit.* Traduction du guerz du Juif-Errant, *Ar-Boudedeô*, par F. M. Luzel.

(2) Discours véritable d'un Juif-Errant, lequel maintient avec paroles probables avoir été présent à voir crucifier Jésus-Christ, et est demeuré en vie. Chanté sur l'air des *Dames d'honneur*.

Ie fay, dit-il, icy bas pénitence
Touché je suis de vraye repentence.
Je ne fay rien que d'aller tracassant
De pays en autre demandant en passant.

Mais la seconde complainte, communément datée de Bruxelles en Brabant (1775) est de beaucoup la plus importante. C'est un chef-d'œuvre dans l'espèce, et si le nom de son auteur est resté inconnu (1), les vingt-quatre couplets qui la composent demeurent gravés dans toutes les mémoires ainsi que l'image mirifiquement enluminée qui l'accompagnent. C'est là que pour la première fois, il prend le nom d'Isaac Laquedem, mot dérivé de l'Hébreu *la Kedem* qui veut dire : de l'ancien monde, du temps passé (2).

Plus près de nous, le Juif-Errant a séduit encore bien des poètes et des romanciers.

Goethe a voulu en faire une épopée.

Béranger a utilisé la légende pour chanter l'humanité et la fraternité.

E. Sue (3) a écrit un long roman.

Scribe et St-Georges (4) ont composé un livret d'opéra dont Halévy a fait la musique.

Pierre Dupont (5) en a tiré un poëme qui est loin d'avoir la saveur naïve de la complainte. Et Gustave Doré qui en a fait de vastes illustrations, ne paraît pas avoir compris la figure du Juif-Errant avec la même sincérité que les imagiers populaires.

(1) Paul Boiteau l'attribue à Berquin (*Légendes pour les enfants*, Hachette, 1861, in-18).
(2) Grœsse, *Tradition du Juif-Errant*, du Sage von Evigen Juden, Dresden, 1844, in-8.
(3) E. Sue, *Le Juif-Errant*, Paris, 1877, 4 vol. in-12.
(4) Scribe et St-Georges, *Œuvres complètes de Scribe*, 3e série, t. 5, Paris, 1874-77.
(5) Pierre Dupont, *La légende du Juif-Errant*, illustrée par G. Doré. Paris, 1862, in-folio.

« Toutes les éditions populaires de la Légende, dit M. Ch. Nisard, donnent des portraits du Juif Errant d'après un même modèle. Il serait sans doute digne d'un artiste et d'un antiquaire, de remonter à la source et d'en découvrir l'auteur (1). »



Fig. 2. — *Le Juif-Errant*, d'après la plus ancienne gravure connue. Bibliothèque de Munich, reproduite par Champfleury.

Certes il serait intéressant de connaitre l'auteur de ce type primitif sur lequel paraissent calqués tous les autres. Cependant, tout en continuant à ignorer son nom, nous sommes portés à croire que son dessin n'est pas seulement une composition fantaisiste ; mais bien l'exacte reproduction d'un modèle que cet artiste a eu sous les yeux.

Le Juif-Errant des estampes anciennes est bien un vrai Juif-Errant, et c'est le Juif-Errant de la Salpêtrière.

« La première gravure connue d'après le Juif-Errant, dit Champfleury qui en a patiemment recueilli la collection, est celle tirée de la « Courte

(1) Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires et de la littérature du colportage*, t. I, p. 493, cité par Champfleury.

description et aventure d'un Juif nommé Ahasvérus ». Imprimé à Bautzen en 1602, chez Wolfang Suchnach ; cet in-quarto en allemand comporte quatre feuilles et se trouve à la bibliothèque de Munich » (fig. 2).

La figure du Juif dans cette vignette très simple présente déjà les carac-



Fig. 3. — Ahasvérus, fac-simile d'une gravure allemande de 1618, d'après Champfleury.

tères typiques sur lesquels nous reviendrons : la longue barbe frisée et inculte, le nez fort, l'œil triste et le sourcil contracté douloureusement.

Une gravure allemande sur cuivre (1), datée de 1618 reproduit à peu

(1) Cette gravure donnée par Champfleury fait partie d'un livret allemand intitulé : « *Vrai portrait d'un Juif de Jérusalem nommé Ahasvérus* ». Imprimé à Augsbourg chez la Veuve Sara Mangin. Edité par Wilhelm Pater Zimmermann, graveur, 1618.

près les mêmes caractères. Les traits de la physionomie en sont finement étudiés et le sentiment douloureux bien rendu. Nul doute ici que la figure ait été dessinée d'après nature et que l'artiste ait cherché à rendre fidèlement et naïvement l'expression de son modèle (fig. 3).

Les Flamands, les Hollandais, les Suédois ont aussi dans leur imagerie ancienne des portraits d'Ahasvérus où l'on retrouve toujours la recherche



Fig. 4. — *Le Juif-Errant* (extrait d'une image populaire donnée par Champfleury).

d'un type uniforme. Le vêtement seul change suivant les pays et suivant les âges.

Dans les *pliegos* espagnols, les graveurs, amoureux du symbole, le représentent « portant au milieu du front une croix lumineuse qui lui ronge le crâne et dévore éternellement son cerveau ».

En France, « l'image d'Ahasvérus, entre toutes, a été la plus populaire de celles qui ont fait gémir les presses d'Epinal, de Metz, de Nancy. Partout, depuis le commencement de ce siècle, le Juif-Errant a décoré la cabane du pauvre, ayant pour pendant Napoléon. Il semble que le peuple donnait une place égale dans son esprit à ces deux grands marcheurs (1) ».



Fig. 5. — Frontispice de la légende du Juif-Errant, publiée dans le Midi de la France d'après Champfleury.

La plus ancienne gravure française est de Le Blond (2) vers le milieu du XVII[e] siècle. Une autre fort intéressante (fig. 4) que M. Garnier considère comme originaire des imageries de Chartres, nous laisse un portrait

(1) Champfleury, *loc. cit.*

(2) Le Juif-Errant. Le Blond *excudit* avec privilège du Roy, entre 1640 et 1650.

remarquable du Juif-Errant (1). Celui-ci ne forme qu'une partie de la planche dans laquelle on voit trois autres compartiments reproduisant les principaux épisodes de la légende. La figure du Juif est traitée avec beaucoup de sincérité. Elle est pour nous particulièrement précieuse, car elle se rapproche d'une façon frappante de celle de nos malades, principalement de celui de l'observation III.



Fig. 6. — *Le Juif-Errant*, d'après une estampe de Desfeuilles, imagier à Nancy. Bibliothèque nationale, cabinet des estampes (complaintes et légendes), 1820, d'après Champfleury.

Un portrait analogue (fig. 5) qui pourrait bien avoir été copié sur le précédent, sert de frontispice à la légende publiée dans le Midi de la France. Le dessin en est étrangement fruste ; mais le caractère général du sujet est assez bien conservé.

A la Bibliothèque nationale. on trouve au cabinet des Estampes dans le portefeuille qui a pour titre : *Complaintes et Légendes*, la série presque

(1) Chez Bonnet (31, rue St-Jacques, Paris : Imprimerie de Chassaignon, rue Git-le-Cœur.

complète des images coloriées du Juif-Errant éditées en France, à Epinal, Metz, Nancy, Montbéliard, Rennes, Orléans. La plus ancienne (fig. 6), et non la moins curieuse, teintée de deux tons seulement, jaune et violet, est de Desfeuilles, graveur. Elle date de 1816 à 1850. Le personnage a bien le type des juifs allemands ou polonais. Le nez, la barbe et les cheveux sont classiques. Il est vêtu d'une longue houppelande que nous retrouverons sur presque tous nos malades avec quelques modifications que la mode a fait intervenir.

Nous donnerons encore (fig. 13) le croquis d'un profil intéressant pris sur un image de Dembour et Gengel (Metz, 1842). Contrairement à ce qu'on observe sur la plupart des portraits du Juif-Errant où l'artiste accentue l'expression de douleur et de lassitude (1), on est ici en présence d'un homme à la face souriante. Mais son rire n'est pas franc. Il a quelque chose de forcé et de pénible. Cela tient à la présence sur le front des rides profondes qu'on retrouve sur presque toutes les images et qui sont l'empreinte laissée par les longues misères et les cruelles douleurs.

Or ce même sourire triste et faux nous l'avons vu bien souvent sur la face d'un de nos malades (Moïse). Il n'est pas inadmissible de supposer que l'artiste qui a dessiné ce portrait l'eût observé sur son modèle.

Il serait trop long de passer en revue toutes les variétés de composition et de facture qu'on peut voir dans cette collection. Chaque artiste a donné sa note personnelle dans un détail souvent sans importance. Le costume surtout a prêté aux variations les plus disparates. Ahasvérus se montre tantôt vêtu à la turque, un turban sur la tête, tantôt à la cosaque, avec un bonnet de fourrure, tantôt déguisé en bandit d'opéra-comique, une plume au chapeau. Mais le plus souvent on l'habille à l'allemande : un feutre à larges bords sur ses cheveux longs et bouclés, une longue lévite à grands revers, et des bottes plus ou moins déformées.

Aussi sans nous attarder à cette étude iconographique, nous allons donner de suite les observations de nos malades ; mais il importe de remarquer dès maintenant combien tous les portraits du Juif-Errant ont entre eux de caractères communs, et avec quelle fidélité les artistes se sont attachés à conserver son type primitif. Sans doute on peut supposer que beaucoup de ces portraits ont été copiés les uns sur les autres : le fait n'est pas rare chez les imagiers populaires. Mais il faut bien reconnaître que les plus anciens

(1) *Personne ne l'a jamais vu rire,* Chrysostomus Duduloeus, V. Martin Zeiller. *Lettres et Écrits,* Ulm, 1656, II, p. 701, ep. 587.

sont précisément les plus frappants ; et c'est avec ces grossières reproductions de la nature, naïvement mais fidèlement exécutées qu'on devra surtout comparer les dessins des névropathes voyageurs.

Nous espérons faire reconnaître alors que le Juif-Errant de la Légende, et le Juif-Errant des cliniques ne sont qu'un seul et même type : un névropathe voyageur, pérégrinant sans cesse, apparaissant aujourd'hui, disparaissant demain, suivi bientôt d'un autre qui lui ressemble en tous points :

Juif qui est errant
Parmy le monde, pleurant et soupirant

Un troisième viendra semblable aux précédents, puis un quatrième, et ainsi de suite.

LES NÉVROPATHES VOYAGEURS

Les observations qui vont suivre ont toutes été recueillies à la Salpêtrière.

Les malades, venus de loin pour demander une consultation à M. Charcot, sont tous israélites. Il y a là assurément autre chose qu'une banale coïncidence ; nous nous expliquerons plus loin sur cette question. Mais hâtons-nous de le dire, il n'est pas invraisemblable de supposer que, l'attention une fois attirée sur cette forme de névropathie, on puisse rencontrer des cas semblables parmi des individus de races et de religions différentes. — Les exemples abondent, dans tous les peuples et dans toutes les classes de la société, de gens qui sont poussés par un perpétuel besoin de mouvement, et dont la vie se passe en déplacements continuels. — Beaucoup ne sont pas juifs ; mais la proportion de ceux-ci est assurément considérable. Les observations suivantes en font foi.

Observation I.

Klein, israélite hongrois, 23 ans. — C'est le malade dont M. Charcot a retracé l'histoire pleine de péripéties (1) :

Il a d'abord traversé l'Allemagne, s'arrêtant à Dresde, à Leipsick, à Breslau, à Berlin, exerçant un instant dans chacune de ces villes, son métier de tailleur, dans le but de ramasser quelque argent lui permettant de continuer son voyage. De Berlin, il passe en Angleterre qu'il trouve « triste » et où il ne reste que deux mois. De là, riche de 70 shellings, il se rend à Anvers où il s'installe pendant 4 mois ; mais l'ouvrage venant à manquer, il part pour Bruxelles, où, à son grand désappointement, il ne trouve pas de travail.

Bientôt son trésor s'épuise, et n'ayant plus que 4 francs en poche, il prend le parti de se rendre à Liège, à pied. Mille misères l'attendaient dans ce voyage pédestre qui n'a pas duré moins de cinq jours. Les deux premiers jours, il dut marcher sous une pluie battante, à travers des chemins défoncés. Le matin du 3e jour, c'était le 2 août 1888, la pluie ayant cessé un instant, il se couche vers 9 heures, tombant de fatigue et trempé jusqu'aux os, le long de la route sur la terre humide. Là, il s'endort lourdement, reposant sur le sol par le côté droit du corps. Il a dormi jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Il est certain que, pendant toute la durée de son sommeil, il n'a pas changé un instant de position,

(1) Charcot, *Leçons du mardi*, 1889, p. 348.

car c'est seulement sur le côté droit que ses vêtements ont été couverts de boue. Au réveil, il ressentait dans toute l'étendue du membre supérieur droit et dans la cuisse ainsi que dans le genou du même côté, des douleurs vives accompagnées d'un sentiment d'engourdissement fort pénible. Il lui fallait cependant malgré tout se remettre en marche : il n'était qu'à mi-chemin, et ses ressources pécuniaires étant complètement épuisées, il ne devait plus compter que sur la charité publique. Il rassembla toutes ses forces et continua sa route clopin clopant, traînant sa jambe gauche dont il souffrait beaucoup. Enfin il arriva à Liège, le 5e jour, dans un état déplorable et fut reçu à l'hôpital anglais où il resta traité, paraît-il, pour un « rhumatisme », à l'aide de l'électricité. Sa famille lui ayant sur ces entrefaites, envoyé quelque argent, il se rend à Spa, toujours à pied, et de là à Verviers où il entre encore à l'hôpital. Il y éprouva quelque soulagement de sa douleur sous l'influence de bains de vapeur locaux qui lui furent administrés. Il quitte Verviers pour Metz où il arriva boitant plus que jamais. L'association israélite de cette ville lui donna quelques secours d'argent qui lui permettent de prendre le train pour Châlons-sur-Marne. De Châlons, toujours souffrant et boitant, il se met en route à pied pour Paris, marchant environ quatre heures par jour, et vivant de quelques aumônes qui lui sont faites, par ceux de ses coréligionnaires qu'il rencontre dans les villes où il s'arrête chemin faisant.

Je n'ai pas cru, Messieurs, devoir vous épargner les détails relatifs à toutes ces pérégrinations singulières parce qu'elles révèlent chez notre homme, si je ne me trompe, un état psychique particulier qui nous conduit à le considérer comme un anormal, un déséquilibré. Il était important également de bien mettre en relief les misères, les privations, les fatigues excessives dont il a souffert pendant ses voyages, et d'insister aussi sur cette malencontreuse matinée du 3 août où il est resté couché dormant pendant plusieurs heures, sur la terre humide, reposant par le côté droit du corps. Ce sont là, en effet, des circonstances qui nous paraissent avoir joué un rôle important dans le développement de la maladie.

Klein a fait son entrée à Paris le 11 décembre 1888, le lendemain il se présentait à la Salpêtrière où il a été admis dans le service de clinique.

Il faisait vraiment peine à voir ; déguenillé, sale, pâle, amaigri, tombant de fatigue et tout ahuri, il présentait vraiment l'image poignante du complet dénûment. Il avait les pieds meurtris, et pendant plusieurs jours, il ne se sentit pas le courage de sortir un instant du lit. Enfin lorsque sous l'influence du repos et d'une alimentation à discrétion, il se fut un peu remis, l'examen que nous fîmes de son état nous apprit ce qui suit :

Aucune lésion viscérale quelconque..

Les lésions du système nerveux constituent tous les symptômes : Contracture spasmodique du bras droit de l'avant-bras et de la main qui est déformée suivant

le type d'extension cubital. — Ces déformations remontent aux premiers jours qui ont suivi la journée du 2 août 88. — Anesthésie complète et sous tous les modes du membre supérieur droit — limitée en gigot.

Au membre inférieur droit, contracture analogue au niveau de la hanche et du genou, anesthésie en manchon de la hanche au genou. — Les mouvements sont douloureux, mais pas d'inflammation. Pas de stigmates sensoriels, sauf la perte du goût sur une moitié droite de la langue.

Pas d'attaques ni de points hystérogènes.

Rêves pénibles : des chiens le poursuivent venant de droite à gauche.

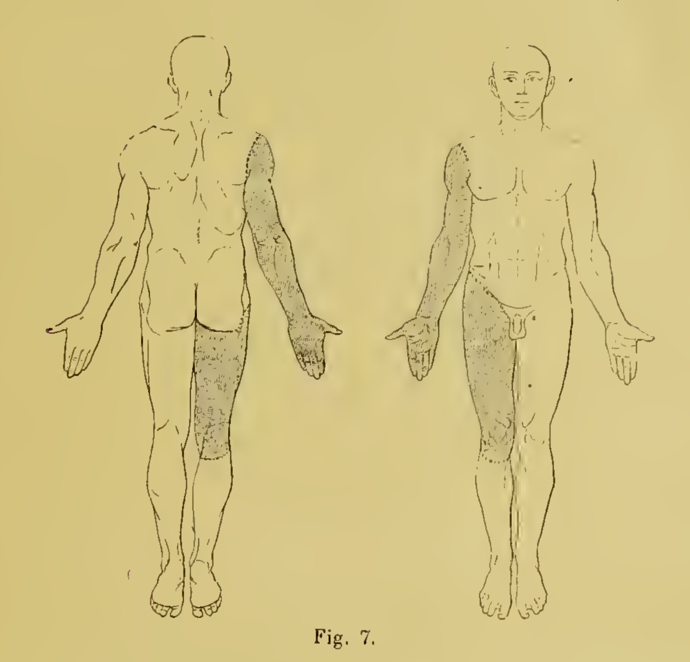


Fig. 7.

Pas de symptômes neurasthéniques (céphalée, plaque sacrée) ; pas de confusion de l'esprit, de vertiges.

M. Charcot conclut :

« Il est remarquable que, chez notre homme, on ne rencontre pas de symptômes neurasthéniques bien accentués. — L'hystérie paraît être chez lui primitive : pour le moins c'est elle qui, de beaucoup, domine la situation. — Evidemment il s'agit d'un cas d'hystérie traumatique avec contracture.

« Il était d'ailleurs, antérieurement peut-être, déjà spécialement prédisposé à la névrose hystérique ; c'est un israélite, remarquez-le bien, et le fait seul de ses pérégrinations bizarres, nous le présente comme mentalement soumis au régime des impulsions ; à la vérité, la recherche des antécédents héréditaires n'a pas

fourni de résultats précis : mais il nous a raconté l'histoire d'un de ses grands pères mort en 1848 en Russie, « *sous le knout* (?) », et cette circonstance est bien de nature à faire supposer, pour le moins, que sa famille a dû vivre plus d'une fois sous le coup d'émotions dramatiques.

Sous l'influence du traitement, une amélioration considérable est survenue dans l'état physique et moral de ce malade.

Mais ses récents malheurs ne l'ont, paraît-il, nullement guéri de sa manie des voyages, car il se propose aussitôt qu'il sera remis sur pied de partir pour le Brésil.

Observation II (1).

Moser B. dit Moïse, âgé de 38 ans, juif polonais, né près de Varsovie.

Il a pérégriné dans tous les pays de l'Europe.

Tout enfant, il fut recueilli par l'autorité militaire russe et placé dans une école spéciale où il reçut une certaine instruction. Pressé de quitter la religion juive par ses supérieurs, il lutta longtemps avant de se décider à renier la foi de ses pères ; se sentant près de succomber, il s'enfuit brusquement et quitta la Russie. Il avait alors 15 ou 16 ans et ne savait aucun métier.

Dès cette époque, il se mit à errer de pays en pays, sans but bien arrêté. A Buda Pesth il s'est marié, et il a séjourné quelque temps dans cette ville, où il a eu trois enfants.

Mais cette halte était trop longue à son gré et le besoin de voyager le tourmentait sans cesse.

Il conduisit alors sa famille à Jérusalem où il la laissa pour aller parcourir le monde. De cinq en cinq ans, il y retournait en pèlerinage, revoyait les siens pendant quelques jours, puis repartait vers de nouveaux pays.

Comment a-t-il vécu pendant ces voyages incessants ? Ne sachant et ne pouvant faire aucun métier, il a dû compter sur la charité publique, et la solidarité de ses coréligionaires. A cet égard, il est peu explicite. D'ailleurs, il a dû se contenter de très peu ; souvent même, il a dû manquer de tout.

Quant à la raison de ces déplacements perpétuels, « c'était, dit-il, pour trouver un remède au mal dont je souffrais depuis l'âge de 25 ans, mal qui ne me laissait ni trêve, ni repos, et pour lequel j'ai été consulter tous les spécialistes du monde. »

En effet, dans un volumineux dossier de paperasses crasseuses qui ne le quitte jamais, il nous montre des ordonnances datées de toutes les universités de l'Europe et signées des noms les plus illustres.

(1) Une partie de cette observation nous a été communiquée par notre ami M. le Dr Dutil, chef de clinique à la Salpêtrière que nous remercions bien vivement de son obligeance ; nous avons également observé le malade à la Salpêtrière dans le courant de l'année 1892.

Il a vu Meynert, Leyden, Erb, Kussmaul, etc. L'an dernier il est allé consulter Van Lair.



Fig. 8. — Moser B. dit Moise.

Il a parcouru plusieurs fois et dans tous les sens, la Pologne, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, l'Angleterre etc.

Enfin la renommée de l'école de la Salpêtrière l'attira à Paris dans le courant de l'année 1892.

Il fit son apparition dans un accoutrement sordide. Vêtu d'une longue lévite noire, usée et rapiécée, couverte de graisse et de poussière, luisante aux manches et aux revers, un pantalon trop long, frangé dans le bas, une chemise d'une saleté repoussante. Des souliers tout percés de trous. Sur la tête, un chapeau haut de forme indescriptible.

Son facies rappelle celui des juifs polonais ou allemands :

La face maigre, aux traits fortement creusés, disparait dans une large barbe malpropre, frisant sur les côtés. D'épais cheveux retombent sur les oreilles et sur la nuque en papillottes graisseuses. Le front haut et rond est sillonné en travers de rides profondes. Les sourcils épais se rapprochent au-dessus du nez par deux plis très accentués. Ces rides donnent à la physionomie une expression à la fois douloureuse et attentive. Les yeux petits, mais vifs et intelligents, sont bridés par un clignotement des paupières, comme pour éviter la poussière ou la lumière vive ; le clignotement ajoute encore à l'air pleurard et réfléchi. Le nez long et busqué tombe sur des lèvres fortes un peu retournées. Un pli profond le sépare des joues et sa mobilité est telle qu'on ne sait jamais si cet homme va rire ou pleurer.

Il marche à tous petits pas, le dos raidi, légèrement voûté, l'air humble et misérable, arrêtant les passants comme pour demander une aumône. Il parle sur un ton lamentable, presque toujours en allemand ; et cependant il sait l'anglais, le turc, le russe et l'hébreu.

Dans sa poche il garde soigneusement une bible, ses précieuses ordonnances cosmopolites, et une petite fiole qui contient tantôt un cordial, tantôt du lait, tantôt même de l'urine qu'il veut faire examiner.

Dès son entrée dans le cabinet de M. Charcot, il commence la longue histoire de ses souffrances, et suivant le procédé familier aux neurasthéniques, il sort une liste détaillée des symptômes qu'il éprouve et en commence la lecture.

Voici le résumé de cette auto-observation où se retrouvent la plupart des signes classiques de la neurasthénie :

Céphalée persistante, consistant en une sensation pénible de pression autour de la tête et prédominant à la partie postérieure, un peu au-dessus de la région occipitale.

Douleurs vagues le long de la colonne vertébrale, se montrant particulièrement marquée entre les deux épaules et à la région sacrée.

Dans les membres, aux jointures et dans les muscles, des douleurs vagues, qui changent de place : « des rhumatismes qui se promènent ».

Troubles gastriques divers : digestions pénibles, ballonnement du creux épigastrique, éructations, prolongées et répétées un grand nombre de fois après chaque repas.

Insomnie : cauchemars très compliqués dont la description est presque impossible à comprendre.

Il accuse en outre une foule de sensations obsédantes en divers points du corps : tiraillement des yeux vers le fond de l'orbite, impression de froid continuelle sur la joue droite. Picottements à fleur d'épiderme qui parcourent tous les membres, etc., etc.

Toutes ces impressions, le sujet paraît les avoir observées, analysées et méditées longuement. Il les décrit avec une loquacité et une mimique singulièrement expressives. — Quand il commence le récit détaillé d'une nouvelle sensation, rien ne peut l'arrêter dans son discours. — Il poursuit son interlocuteur dans toutes les pièces, dans toutes les cours de l'hôpital, et si l'on parvient à lui échapper, il se tourne vers une autre personne à laquelle il recommeuce son récit lamentable.

Parfois, il décrit ses souffrances sur un ton enthousiaste, se complaisant dans les détails, fier en quelque sorte de la méticuleuse analyse qu'il en a faite. — Puis, tout à coup, il s'attendrit sur son sort malheureux et se prend à larmoyer de la façon la plus attendrissante. Sa voix est pleine de sanglots, ses yeux sont remplis de larmes, il joint les mains dans une supplication pressante : « Mon Di ! Mon Di ! Soulachez moi, mon bon Mossi ! » dit-il en se précipitant vers M. Charcot, puis il lui prend la main et la baise respectueusement en courbant son échine et avec une esquisse furtive d'agenouillement.

Mais si on lui propose un traitement, aussitôt il prend un air attentif et sérieux cherchant à se bien pénétrer des paroles qu'on lui dit ; puis, peu à peu il esquisse un sourire, ses petits yeux malins se clignent à demi, il hoche la tête d'un air sceptique. — « Non ! ce n'est pas cela qui lui convient. Il le sait bien, lui. Il a tout essayé ; médications internes, hydrothérapie, pointes de feu, etc. Non ! ce n'est pas encore cela. »

Et avec son sourire et son hochement de tête, il s'en va, paraissant dire : « Allons ! ceux-ci ne sont pas plus forts que les autres »

Ce pauvre diable est cependant resté près d'un an à Paris, venant régulièrement tous les jours à la Salpêtrière où il suivait un traitement par l'électricité. — Comme c'était chose neuve pour lui, il en fût enchanté, et même, il crut avoir trouvé là le soulagement après lequel il courait depuis si longtemps. Il demanda à M. Charcot un certificat qui lui permit d'obtenir de M. Rothschild l'argent nécessaire pour acheter un appareil électrique. Il voulait l'emporter dans son pays, en Russie, où il espérait terminer heureusement ses jours, ayant entre les mains un procédé de guérison certain.

Mais pendant qu'il attendait ses subsides, il s'aperçut que le traitement perdait peu à peu de son efficacité. — De nouveaux symptômes qu'il observa en lui, n'étaient pas guéris par l'électricité (1). — Il recommença alors ses jéré-

(1) C'étaient surtout des pollutions nocturnes dont il avait, disait-il, 20 à 30 chaque nuit.

miades, arrêtant M. Charcot tous les jours dans le service, ou bien le chef de clinique, les internes, les externes ; heureux quand il pouvait trouver une oreille complaisante, un nouvel auditeur se laissant attendrir par ses lamentations.

Mais à la fin, voyant qu'on faisait la sourde oreille, que chacun l'évitait, le fuyait, redoutant son triste bavardage, il disparut. — Qui sait vers quels nouveaux pays il a dirigé sa marche vagabonde ? A quels médecins il a été répéter son histoire misérable, cherchant toujours une introuvable guérison.

Observation III (personnelle).

Gottlieb M., âgé de 42 ans, apparut à la Salpétrière au mois de février 1892.

Dénué de toutes ressources, il venait demander un lit à l'hôpital. Les salles étant pleines, on ne put le recevoir de suite, mais on lui promit de l'admettre, s'il revenait le surlendemain. Pendant le peu de temps qu'il resta dans le service, nous pûmes recueillir son histoire, et faire de lui un croquis et des photographies. Mais, malgré une aumône assez large qui lui fut faite, pour l'aider à attendre le surlendemain, il ne revint pas. Son apparition avait duré quelques heures seulement.

Il était né dans un village des environs de Wilna. Son origine devait être fort obscure : jamais il n'avait appris à lire ni à écrire et cependant, comme ses congénères, il parlait couramment plusieurs langues, le russe, l'allemand et un peu l'anglais. Il a commencé à voyager de très bonne heure par nécessité, ou simplement par goût de la vie errante ; il n'est pas explicite à cet égard. De bonne heure aussi, il a fréquenté les hôpitaux, d'abord ceux de son pays où il a été traité pour les affections les plus diverses. A St-Pétersbourg, il est resté longtemps dans un service où on le soignait, dit-il, pour une maladie de foie (?)

Mais ne pouvant trouver en Russie de remède à ses maux, il s'adressa à l'Allemagne, puis à l'Autriche, quêtant dans chaque université une consultation pour son mal de tête, sa douleur de dos, ses points de côté. Ce fut en vain.

Il se décida alors à passer en Angleterre, et pensait avoir trouvé enfin à Londres un soulagement à ses souffrances. Ce ne fut qu'une bien courte accalmie, car il s'aperçut bientôt que si les médecins amélioraient son état, le climat de l'Angleterre lui était particulièrement défavorable. Cruel dilemme qui l'obséda péniblement et dont il ne put se tirer qu'en passant le détroit et en venant chercher en France la guérison rêvée.

Il se présenta à plusieurs consultations d'hôpitaux, dans un état de dénuement extrême, espérant être admis et soigné. Mais jamais reçu, et toujours mécontent des remèdes qu'on lui proposait, il se décida à venir à la Salpêtrière dont il avait entendu parler depuis longtemps.

Il arriva l'air profondément misérable, vêtu de la façon la plus sordide. Ses



Phototype négatif A. Londe — Photocollographie Chêne et Longuet

GOTTLIEB M

ISRAÉLITE NÉVROPATHE VOYAGEUR

L. Battaille et Cie

Éditeurs

habits étrangement disparates, témoignaient de leur origine cosmopolite : une longue houppelande tachée de graisse et frangée au bas, couvrant un gilet attaché avec des ficelles et une chemise russe noire de crasse.

Ses souliers informes accusaient les longues pérégrinations qu'ils avaient dû faire.

Dans une poche, il serrait précieusement une bouteille de verre blanc à moitié pleine d'un liquide trouble d'odeur alcoolique : « C'est un cordial, nous dit-il, pour me remonter quand je me sens trop faible ».



Fig. 9. — Gottlieb M.

L'ensemble de la physionomie exprime la souffrance et l'inquiétude. Et quand il parle, sa voix sourde est plaintive, pitoyable. La tête est longue, étroite aux cheveux coupés ras. Le front couvert, anguleux, cerclé de rides très profondes. Les sourcils touffus et rapprochés dans un pli douloureux. Les yeux petits,

tristes et malpropres. Le nez court, aplati. La bouche large et les lèvres épaisses sous une moustache inculte. Le sillon naso-labial très accentué se perd en bas dans les joues amaigries d'où part une longue barbe d'un gris sale couvrant le haut de la poitrine.

Tout en lui, on le voit, donne l'impression d'une cruelle misère et d'une longue souffrance. Il ne tarit pas en histoires interminables sur ses douleurs et les traitements qu'il a subis, s'attardant aux plus menus détails, et analysant toutes ses sensations avec une profusion de gestes qui facilite heureusement l'intelligence de son mauvais allemand.

Il souffre de la tête, depuis longtemps, surtout en arrière, dans la nuque et dans le cou.

Il accuse aussi des douleurs dans le dos et se plaint de points de côté très pénibles, sans qu'il ait jamais eu cependant de maladies de poitrine.

Il souffre aussi dans les membres, partout, dans les jointures, dans les masses musculaires ; et ses douleurs qui ne cessent jamais passent du bras à la jambe, de la main au pied, pour reparaître à l'ancienne place et recommencer de nouveau, sans trêve aucune. Il accompagne la description de ces douleurs erratiques d'une mimique des mains très mouvementée et sa figure prend une expression lamentable de désespoir.

Pas de paralysies, pas d'anesthésies. Il voit assez bien, dit-il ; mais sa vue se fatigue vite.

Il mange mal, n'a pas d'appétit et se plaint de ses digestions. Il dort mal également.

Quand on l'interroge sur les traitements qu'il a suivis, il semble qu'il énumère en répondant tous les chapitres de la thérapeutique. Il paraît avoir expérimenté la médication révulsive sous toutes ses formes : sinapismes, vésicatoires, pointes de feu, etc. Les douches ne lui font aucun bien. L'électricité l'a soulagé quelque temps : et c'est à elle qu'il attribue l'amélioration éprouvée en Angleterre.

Comme on lui a vanté les méthodes de traitement de la Salpêtrière, il désire en essayer. Mais quand on lui énumère les moyens thérapeutiques employés, il hoche la tête d'un air sceptique, et esquisse un sourire : « J'ai fait tout cela, dit-il ; ce n'est pas ce qu'il me faut ».

Il s'est laissé examiner et photographier avec une docilité parfaite, se lançant aussitôt qu'on le lui permettait dans la description de ses maux.

Puis il est parti promettant de revenir. On ne l'a jamais revu.



Phototype négatif A. Londe — Photocollographie Chêne et Longuet

SIEGMUND S.

L. Battaille et Cie
éditeurs

Observation IV (1).

Sigmund S... hystéro-neurasthénique, accidents nerveux provoqués par un coup de foudre.

Israélite, 49 ans, né d'un père allemand et d'une mère italienne; son grand'père paternel est mort à 106 ans et s'est toujours très bien porté ainsi que sa grand'mère. Ils ont eu 5 enfants : 3 garçons et 2 filles. L'une d'elle est morte en couche, pas de renseignements sur les autres.

L'aîné de ces 5 enfants, *père* du malade mourut a 88 ans, rhumatisant.

Du côté maternel, son grand'père était musicien, organiste. Il n'a pas connu sa grand'mère. Ils ont eu 3 enfants dont l'aînée, mère du malade, morte jeune, était très douce, calme et jamais malade. Des deux autres enfants, deux garçons, l'un était musicien, l'autre instituteur.

S. a eu deux frères et une sœur : L'aîné fut peintre : il n'a jamais été malade, le second est commerçant. La dernière, mourut de la poitrine.

Tous leurs enfants sont bien portants et aucun n'a eu d'affection nerveuse.

Sigmund S. est le quatrième enfant : Marié 2 fois, la première fois à une italienne grande musicienne qui est morte à 24 ans à la suite d'une hémoptysie et dont il a eu 4 enfants bien portants, et tous musiciens entrés dans des conservatoires.

Sa seconde femme a actuellement 49 ans. Il n'en a eu qu'un enfant, musicien aussi.

Dès son enfance, il montra des dispositions spéciales pour la musique.

A 8 ans il apprit le violon, et à 15 ans, il jouait devant Liszt, Haus Bulow, Verdi qui lui prédirent un brillant avenir musical. Il entra au Conservatoire où il resta jusqu'à 20 ans.

Il apprit là les langues étrangères, le français l'anglais ; par sa mère, il avait appris l'italien. Dès lors, il commença à voyager, allant donner des concerts en tous les points du monde. Il était très recherché comme premier violon solo.

En 1872, il vint à *Paris* où il parlait très couramment le français.

En 1882 il parcourut l'Amérique : *Chicago*, *New-York* etc., il comprenait et s'exprimait très correctement en anglais.

Au mois d'*août* 1882, de retour en Europe, il se trouvait à *Bruxelles*.

C'est là qu'au cours d'une promenade qu'il faisait avec son collègue, Henri W... il fut surpris par un violent orage. Tout à coup en passant près d'un arbre de la rue Royale, il est violemment jeté par terre et perd connaissance pour ne revenir à lui que 16 heures après l'accident dans son appartement où on l'avait transporté.

(1) Une partie de cette observation nous a été obligeamment communiquée par notre excellent ami M. le Dr Georges Guinon, ancien chef de clinique à la Salpêtrière. La seconde partie (1893) nous est personnelle.

Il n'a conservé aucun souvenir de ce que s'est passé. Il sait, mais seulement par ce que lui a raconté W..., que la foudre est tombée sur l'arbre près duquel il se trouvait, que cet arbre a été brisé, et que lui, est tombé sans connaissance.

Ses vêtements ont été déchirés par les personnes qui sont venues lui porter secours ; mais il n'est pas sûr qu'ils aient été brûlés; par contre ses cheveux du côté gauche l'ont été. — Quant à sa barbe qu'il portait longue à cette époque, il ne peut rien dire.

Des parcelles de bois qui avaient pénétré sur le dos de sa main gauche ont été retirées alors : on voit encore les cicatrices.

Mais, fait plns grave, à son réveil il s'est trouvé paralysé de tout le côté gauche. Les membres supérieur et inférienr raidis, contracturés, et couverts d'ecchymoses multiples. La face a dû participer à la paralysie, car il avait, dit-il, beaucoup de difficulté à parler, sa langue étant comme empâtée.

La sensibilité n'a pas été examinée.

24 heures après cet accident, son impressario le fait partir pour *Vienne* dans un compartiment spécial.

C'est pendant ce voyage qu'apparurent les premières attaques, sur lesquels il ne peut d'ailleurs donner aucun renseignement. — La première ent lieu à *Cologne*, la seconde à *Salzburg*, on lui a dit qu'elles duraient de 2 à 3 heures.

A Vienne, il est resté couché près de deux ans ; il était soigné par le Dr Lœrich (douches, frictions, électricité) sans qu'il en retirât un grand bénéfice.

Pendant ce séjour, les attaques se renouvelaient fréquemment, mais d'une façon irrégulière ; parfois plusieurs dans une jonrnée ; d'autres fois quelques jours se passaient sans attaques.

Elles survenaient sans que le malade puisse affirmer si elles étaient précédées ou non d'aura. Leur caractère rappelle celui de l'attaque d'hystéro-épilepsie type : arc de cercle, grands mouvements. attitudes passionnelles, etc. — C'est ainsi du moins qu'on les a décrites.

Pendant cette période l'appétit reste normal. Urines normales. — Insomnies sans cauchemars.

Le caractère de S. changea complètement dès ce moment. Il devint colère, emporté, ne supportant pas la contradiction. — Il fut même brutal avec sa femme et ses enfants employant dans ses emportements des mots grossiers qui ne lui étaient pas habituels. A la suite de ces colères, il tombait en attaque, et celle-ci terminée, il pleurait abondamment.

Sa mémoire fut aussi considérablement touchée, surtout pour les faits rapprochés. Il gardait encore nettement le souvenir de principaux événements de son enfauce et de toute sa vie jusqu'à son voyage à Bruxelles. Il se rappelle bien la promenade dans le jardin public ; mais non l'orage et son accident, dont il a connu les détails par son impressario.

Il perdit aussi la mémoire des langues étrangères qu'il avait apprises. Un de ses amis d'Amérique étant venu le voir six mois après son accident fut tout surpris de voir que S... ne comprenait plus un mot d'anglais, alors qu'auparavant il l'entendait et le parlait fort couramment. Il en fut de même pour le français, et aussi pour l'Italien qu'il avait cependant appris de sa mère, laquelle parlait habituellement cette langue aussi souvent que l'allemand.

La mémoire musicale était presque entièrement abolie. Lui qui composait autrefois des airs et qui jouait de mémoire avec une grande facilité, il devint incapable de se rappeler un seul motif entendu. Mais il continuait à lire la musique couramment.

En 1885, il alla consulter le professeur *Benedickt* qui l'examina soigneusement et fit même une leçon sur lui, portant le diagnostic de paralysie par fulguration. Pendant 8 mois, il suivit un traitement par les douches, la galvanisation et la gymnastique suédoise. Ses attaques en furent diminuées. C'est depuis cette époque qu'il commença à ressentir l'aura classique : douleur au niveau du vertex, vertiges, bourdonnements d'oreilles, battements dans les tempes, constriction à la gorge. Mais l'amélioration des symptômes paralytiques fut très lente. Il pouvait cependant marcher avec des béquilles.

Il se rendit alors à *Tœplitz* où il fut pris de *coliques hépatiques* pour lesquelles on lui conseilla d'aller prendre les eaux à *Carlsbad*. Là le Dr *Schnee* porta le diagnostic d'*épilepsie* et lui fit des applications de pointes de feu sur l'épaule et le côté gauche du dos : on voit encore les cicatrices.

A la deuxième séance, le malade fut subitement *guéri de sa paralysie* : il put se lever et marcher. La sensibilité, très obtuse auparavant, était revenue. L'ouïe très affaiblie depuis 1882, redevint bonne. Les attaques cessèrent tout à fait.

Seuls, les maux de tête, la plaque sacrée, le gonflement de l'estomac, les bouffées de chaleur après les repas, dont il se plaignait depuis longtemps, persistèrent sans amélioration notable.

Presque complètement rétabli, il reprit peu à peu son métier de violoniste ; mais la mémoire ne lui revint guère, pas plus pour les faits que pour les langues et pour la musique. Il ne pouvait jouer qu'avec la musique sous les yeux. Aussi dut-il renoncer aux concerts et donner des leçons de violon.

Cela dura jusqu'en 1889.

Le 12 *août* 1889, on crie « au feu » dans sa maison, S... voit l'incendie, pousse un cri, et tombe en attaque.

Au bout d'un quart d'heure il se réveille : il était de nouveau paralysé du côté gauche, mais moins fortement que la première fois. Le membre supérieur était surtout atteint. Il y avait une raideur assez prononcée.

Les attaques se reproduisent alors, mais moins fréquentes et moins longues qu'autrefois. Elles surviennent généralement à la suite d'une émotion, d'une

contrariété, et durent de 6 à 12 minutes. Elles sont toujours précédées d'aura.

La dernière attaque, il y a 12 jours, a duré 6 minutes.

Mais la mémoire s'affaiblit de plus en plus. Les insomnies sont fréquentes.

S... se remit alors en quête d'un traitement pour sa maladie.

A la fin d'août 1889, il consulta à *Vienne* le Dr *Beck* qui lui donna un certificat constatant qu'il était atteint d'attaques d'épilepsie, et lui permettant de suivre un traitement d'électrothérapie gratuit.

En novembre 1889, il alla à *Bruxelles* consulter le Dr *Viemont* qui lui délivra un nouveau certificat : paralysie et attaques d'épilepsie survenues à la suite d'un coup de foudre.

Il se présenta à la Salpêtrière en *février* 1890.

Examiné le 4 mars, on constatait les symptômes suivants :

Le bras gauche tombe verticalement le long du corps, la main est aplatie, les doigts demi-fléchis, le pouce fléchi dans l'intérieur de la main.

L'épaule du même côté élevée, conservant continuellement une attitude de défense, à cause de la douleur. Cette douleur excitait déjà lors de la première paralysie.

Les membres paralysés sont contracturés, surtout le supérieur qui présente une sorte de raideur élastique.

Les mouvements passifs sont difficiles à cause de la douleur et de la raideur. Les mouvements actifs ne dépassent pas l'angle droit dans la flexion et l'horizontale dans l'élévation.

La résistance aux mouvements est presque nulle, et douloureuse pour le coude, l'épaule, le poignet.

La jambe gauche est traînante. Les mouvements du genou douloureux et limités.

A droite la résistance et les mouvements sont bien conservés.

Pas d'atrophie musculaire appréciable.

Examen dynamométrique : Le 5 mars, main gauche : 6 ; le 7 mai : 14 ; main droite : 23, 43.

Examen électrique (par M. le Dr Vigouroux). Réactions électriques normales. Les mouvements sont seulement limités par la raideur des muscles antagonistes.

Reflexes un peu exagérés à droite.

Points hystérogènes ; 1° Au-dessous du sein gauche ; 2° Les deux testicules très douloureux, le gauche surtout, la peau aussi bien que le testicule lui-même. 3° Point pseudo-ovarien à gauche.

Sensibilité. — Profonde, affaiblie dans tout le côté gauche à la *douleur*, abolie au membre supérieur. Anesthésie en manche de veste. (Fig. 10).

Au *toucher*, abolie sur le bras gauche, — au *froid*, presque abolie sur le bras gauche, diminuée dans tout le côté gauche.

Odorat, — presque normal. Goût, — aboli à gauche, très faible à droite. Ouïe, — abolie à gauche, très faible à droite.

L'examen a été fait par M. le Dr Gellé qui a formulé les conclusions suivantes : L'oreille gauche, totalement sourde, offre une caisse du tympan normale, et un appareil d'accommodation normal — donc surdité nerveuse.

Le 7 mai 90, l'examen de la sensibilité permet de constater la dissociation syringomyélique sur le bras gauche. — Le tact est bien conservé (pinceau), — la douleur n'est pas perçue, — le froid et le chaud sentis comme un contact.

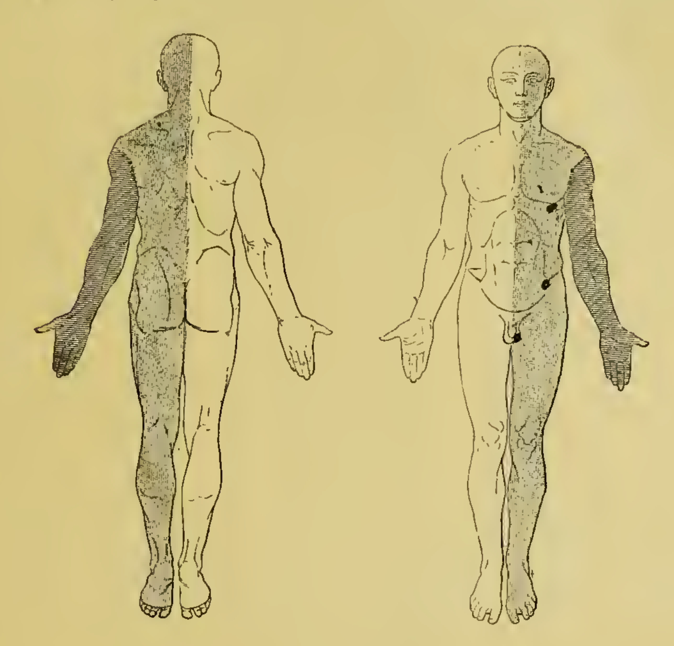


Fig. 10

Examen des yeux. — Pas de lésions du fond de l'œil ; les pupilles réagissent, quoique faiblement. — Un peu d'achromatopsie pour le bleu et le vert. — Micromégalopsie, à gauche — pas de diplopie monoculaire. Le champ visuel examiné le 26 février 1890 montre un rétrécissement concentrique à 10° des 2 côtés le 5 mars à 40°, le 7 mai à 70°. (Fig. 11 et Fig. 12).

Au commencement du mois de mai 1893, S. a reparu à la Salpêtrière, où nous avons pu continuer son observation.

En quittant l'hôpital vers la fin de l'année 1890, porteur d'une recommandation de M. Charcot, il s'est rendu à *Vienne*, dans le service de M. le Pr Benedickt où il est resté tout l'été suivant régulièrement un traitement par les douches et l'electricité.

Son état, déjà notablement amélioré après son séjour à Paris, continua à devenir meilleur. — Les attaques s'espaçaient, devenaient de plus en plus frustes, durant deux à trois minutes à peine. Les mouvements des membres paralysés,

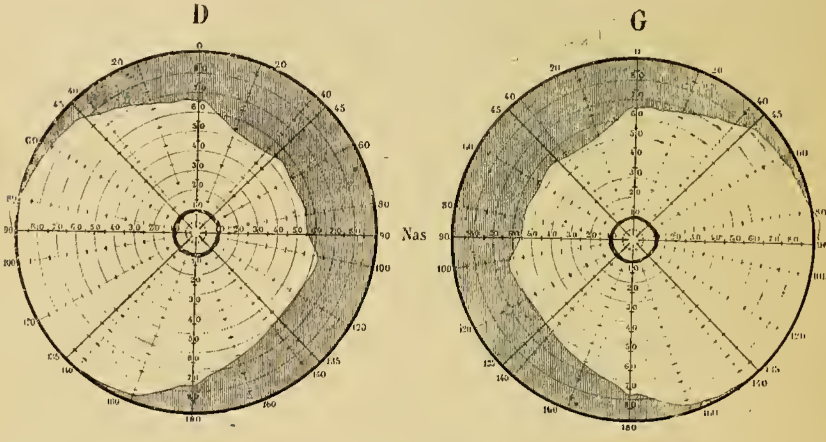


Fig. 11.

quoique pénibles et difficiles encore, se faisaient sensiblement mieux. Les douleurs de tête et la rachialgie persistèrent seules sans amélioration. Il resta tout

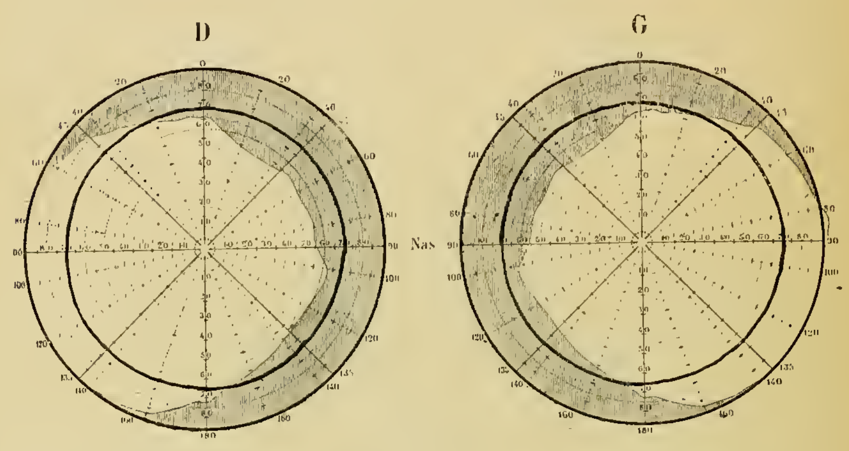


Fig. 12.

l'été à Vienne, espérant que la guérison arriverait peu à peu. Cependant, sa main restait raide et il ne pouvait plus tenir son violon.

Pendant six semaines il alla suivre un traitement par les bains froids dans une station des environs de Vienne.

Puis, désireux de rentrer dans sa famille, il partit pour *Hambourg*. Il y resta près de deux ans, se soignant lui-même avec un appareil électrique, continuant les douches et les autres traitements prescrits antérieurement. — Ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs d'aller successivement consulter tous les médecins de Hambourg. — Mais après avoir essayé des multiples remèdes que chacun d'eux lui conseillait, et n'en tirant aucun bénéfice, il se remit à se traiter lui-même d'après les conseils des maîtres de Paris et de Vienne. Son état restait stationnaire.

Au mois d'août 1892, le choléra fit son apparition à Hambourg, l'épidémie fut des plus graves, et en raison de sa soudaineté et de son intensité le service médical s'y fit, au début, au milieu de la plus grande confusion. Le 29 août, on vint lui annoncer qu'une de ses filles venait d'être atteinte subitement par la maladie, et que, ramassée dans la rue, elle était morte en quelques heures.

Cette terrible nouvelle produisit sur S..., l'effet accoutumé des violentes émotions. Il eut une grande attaque d'hystérie et à son réveil, un nouveau phénomène apparut : un *tremblement* dans le bras et la jambe du côté *droit*, tremblement qui persiste encore aujourd'hui, et qui venait ajouter une nouvelle infirmité à la longue liste de ses malheurs.

Il consulta de nouveau à ce sujet les médecins de Hambourg.

Les bains de mer lui furent conseillés. Il alla donc passer à *Schevening*, en Hollande, une saison de 2 mois. Il n'en tira aucun bénéfice, et se rendit à *Amsterdam* où il prit conseil du Dr Berns Il se soigna quelque temps dans cette ville ; mais ses ressources déjà fort entamées par son séjour aux bains de mer, vinrent à manquer totalement. Il retourna à *Hambourg* dans sa famille.

Pendant toute cette période les attaques se reproduisirent à intervalles de plus en plus éloignés, et de plus en plus brèves ; mais chaque émotion, chaque colère les réveillaient encore.

Cependant le tremblement persistait moins fort qu'au début, mais toujours très pénible et mettant le malade dans l'impossibilité de se servir de son bras droit pour les travaux délicats.

Alors S... qui avait conservé au milieu de toutes ses pérégrinations un très bon souvenir de la Salpêtrière, et qui avait en M. Charcot la plus grande confiance, se décida à faire le voyage de Paris où il est venu s'installer pendant quelque temps, jusqu'à sa complète guérison, dit-il.

C'est lui qui nous a raconté les derniers épisodes de sa triste existence, et nous avons pu l'étudier à loisir.

Son facies diffère un peu de celui des autres malades voyageurs dont nous avons donné les observations. C'est que S... n'est pas d'une origine aussi vulgaire. Il a reçu une éducation complète ; il a vécu, aux jours heureux où il était un virtuose du violon, dans un monde très relevé, et il a conservé des allures plus distinguées. Il s'habille d'une façon convenable, met des gants et du linge

propre ; il se rase fréquemment et la barbe légendaire manque dans son observation.

Cependant sa physionomie porte l'empreinte des stigmates déjà observés. Le front est creusé de grosses rides. Les plis des sourciliers sont accentués très fortement. L'œil que cachent un peu des lunettes, est triste, enfoncé, cerclé de paupières plissées. Les joues très creuses, les pommettes proéminentes, le sillon naso-labial profond. C'est bien la même expression douloureuse, le même visage las et désespéré à la fois.

Les accidents neurasthéniques déjà signalés à son premier voyage n'ont fait que s'accroître depuis.

La douleur de tête « en casque » ne le quitte presque jamais. Il se plaint surtout de son dos et de ses reins. Chez lui la « plaque sacrée » est spécialement douloureuse. Il marche raidi et évite de ployer l'échine.

Les douleurs se retrouvent aussi dans les membres, mais légères, erratiques, sauf l'épaule gauche dont il n'a cessé de souffrir depuis le fameux coup de foudre de Bruxelles.

C'est le jour surtout qu'elles sont intenses. La nuit, elles se calment un peu.

Il souffre plus assis que debout, et plus *aussi quand il est immobile que quand il marche*. Les changements de temps, les orages surtout exagèrent son mal. Il n'est pas rare qu'il ait une attaque quand le temps est orageux.

Le nouveau phénomène qui date du 29 août 1892 est un tremblement qui intéresse tout le côté droit du corps : bras, jambe et tête.

Il a franchement l'allure d'un tremblement hystérique.

Il n'est pas constant ; il disparaît même complètement quand le malade est tranquille de corps et d'esprit. Mais à la moindre émotion il reparaît. Il est plus fort dans la station assise.

Ce tremblement imprime à la marche une sorte d'allure sautillante, le malade s'avançant sur la pointe du pied.

De plus le haut du corps est rejeté en arrière.

La jambe gauche traîne encore un peu.

Un autre symptôme qui date de la même époque ; c'est une sorte de sanglot, une inspiration brusque accompagnées d'un rejet rapide dans la tête en arrière et d'une grimace qui se reproduit à intervalles inégaux. Quand on demande des explications sur ce phénomène, le malade dit qu'il est forcé de faire ce mouvement, parce que quelque chose l'oppresse, le sert à la gorgé. De lui-même, il le compare fort judicieusement avec la dernière période de l'aura, ou le début d'une attaque qui avorte.

L'appétit est faible. Après les repas le ballonnement devient excessif, il doit défaire tous ses vêtements, et il éprouve un grand malaise. Il est généralement constipé et irrégulier dans ses garde-robes.

Les symptômes hystériques décrits dans la première partie de l'observation persistent pour la plupart.

La raideur des membres existe encore, au point qu'il faut un temps très long au malade pour porter sa main sur sa tête. Il y arrive cependant, des deux côtés ; il ne souffre pas, dit-il : mais il est raide. La déformation de la main gauche, la parésie de la jambe du même côté s'observent encore. Toutefois S..... trouve une légère amélioration sur l'état de ces membres lors de son premier voyage.

L'anesthésie cutanée est nettement limitée à toute la moitié gauche du corps (bras, jambe, face). (Côté hémiplégié).

La sensibilité est bien conservée sur tout le côté droit. (Côté du tremblement).

Les sens spéciaux sont alterés à gauche.

L'examen du champ visuel fait le 10 mai a montré un rétrécissement concentrique à 30 degrés des 2 côtés. (Fig. 13).

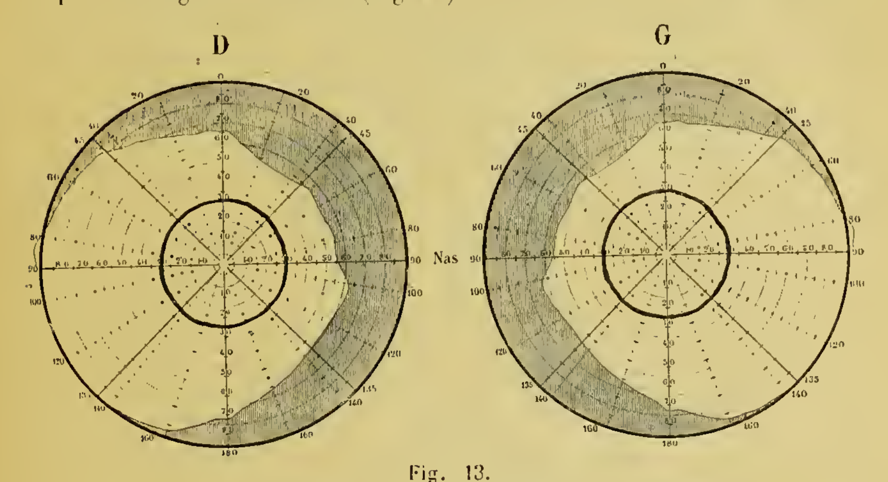


Fig. 13.

Pour l'œil gauche, dischromatopsie pour le violet et le bleu. Micromégalopsie.

L'ouïe est totalement abolie à gauche.

L'odorat et le goût sont parfois altérés au dire du malade.

L'état mental n'a pas subi de modifications notables. S... n'a pas recouvré la mémoire des langues apprises autrefois (italien, anglais, français). Il ne peut s'exprimer qu'en allemand.

Il est bien pareil à ses congénères quand on le met sur le chapitre de ses souffrances, et son ton larmoyant est caractéristique. Toutefois, étant plus éduqué, il est plus discret dans ses doléances.

Signalons, pour terminer, un renseignement qu'il nous a donné. Il a toujours été très grand marcheur, infatigable, dans les excursions, il faisait les ascensions de montagne les plus périlleuses et fournissait des courses surprenantes.

A ces observations de Juifs névropathes errants, vient s'ajouter celle d'une femme israélite dont l'histoire et les symptômes morbides concordent absolument avec ceux des précédents.

La Juive Errante n'a pas la popularité du Juif-Errant. Ni les légendes, ni l'Imagerie n'ont vulgarisé son histoire. Un seul ouvrage portant ce titre dû à la marquise de Vieuxbois (1), n'offre pas grand intérêt pour le sujet qui nous occupe.

Il s'agit ici d'une malade, souffrant d'accidents neurasthéniques classiques avec quelques symptômes d'hystérie et des attaques frustes. — Nous retrouvons chez elle les mêmes lamentations, les mêmes souffrances ; elle garde dans sa poche le paquet d'ordonnances et l'élixir réconfortant qui semblent être des stigmates de son état mental. Son facies reflète les grands traits de ses congénères mâles ; et sa mise concorde parfaitement avec l'extérieur pitoyable des israélites errants. Chez cette femme, c'est encore le désir de trouver un remède à ses souffrances qui l'a entraînée dans ses pérégrinations à travers la Russie, l'Allemagne et la France. C'est l'espoir d'une guérison promise par les récits de ses compatriotes qui l'a poussée à accomplir ce long voyage à la Salpêtrière. Et sa confiance était si absolue, la certitude du succès si parfaite qu'elle a immédiatement trouvé un bénéfice immense au traitement simple qui lui a été prescrit.

Combien de temps durera cette heureuse suggestion ? Il est à craindre qu'un jour ne germe en son faible cerveau, une idée malencontreuse qui vienne gâter tous les bienfaits de sa première cure. Elle repartira alors vers de nouvelles cliniques, et recommencera à vagabonder d'un médecin à l'autre. — Peut-être reviendra-t-elle nous redemander conseil dans quelques années, pour disparaître encore, suivant le cycle fatal de ses impulsions voyageuses,

« *Juive errante* »
parmi le monde, pleurant et soupirant.

Observation V (personnelle).

Rosa A..., Israélite, âgée de 47 ans est née en Russie à Dugnau.

Sa mère s'est mariée à l'âge de 13 ans. Son père n'était lui-même âgé que de 15 ans.

Ils ont eu 15 enfants dont beaucoup sont morts.

(1) La *Juive Errante*, Paris, 1845, 2 vol. in-8°.



Photocollographie Chêne et Longuet

ROSA A.

L. Battaille et Cie
Éditeurs

Au dire de la malade, il n'y aurait jamais eu de maladies nerveuses dans sa famille ni du côté paternel, ni du côté maternel. Elle seule est névropathe.

Elle a épousé un marchand israélite de santé assez mauvaise, et qui mourut à 35 ans. De ce mariage sont nés deux enfants qui sont actuellement bien portants à Kiew.

Rosa A....., n'a fait aucune maladie sérieuse jusqu'à ces dernières années.

Elle souffrait souvent de maux de tête, et de quelques douleurs vagues dans le dos et les membres ; mais c'étaient de très légères indispositions. Elle a dû éprouver des émotions douloureuses assez fréquentes depuis quelque temps, chagrins de famille et revers de fortune dans le détail desquels elle ne veut pas entrer, mais dont le souvenir l'impressionne péniblement.

Elle habitait Kiew depuis l'âge de 20 ans. et c'est là qu'elle a commencé à ressentir les premières douleurs qui l'obsèdent aujourd'hui et qui rentrent toutes dans le cadre des accidents neurasthéniques.

Mais le premier événement qui a commencé à l'inquiéter sur son état de santé, c'est une hémoptysie abondante survenue brusquement il y a 2 ans, et bientôt suivie de plusieurs autres à intervalles irréguliers. — Elle en fut très affectée et c'est à partir de cette époque qu'elle commença à consulter tous les médecins de Kiew.

On lui conseilla d'aller en traitement à Meran, ce qu'elle fit de suite. C'est pendant son séjour en cette ville, qu'elle eut une première attaque.

Se promenant avec une amie, elle se sentit tout d'un coup défaillir : elle perdit connaissance et serait tombée si on ne l'avait soutenue. Cela dura quelques minutes pendant lesquelles elle resta étendue sur le dos, raidie (?), mais sans se débattre.

Quelques jours après, elle eut une seconde attaque, puis une troisième et depuis lors celles-ci se reproduisent à intervalles irréguliers. — Elles les pressent et les redoute ; aussi craint-elle de sortir seule de peur de tomber dans la rue, — Les jours d'orage sont surtout appréhendés.

A Méran, elle fut soignée par le Dr Schreiber qui lui fit du massage sur le dos.

L'amélioration tardant à venir, elle se rendit à *Munich* où elle ne resta que quinze jours, les médicaments qu'on lui prescrivit lui parurent absolument inefficaces, car elle eut trois attaques rapprochées, semblables aux précédentes.

Elle partit pour *Reichenhall* où elle fut soignée sept semaines par le Dr Ortenau.

Puis, il lui fut conseillé d'aller prendre les eaux à *Wiesbaden* où elle resta quatre mois.

Depuis longtemps déjà, elle caressait le projet de venir à Paris pour consulter M. Charcot. Des Russes de Kiew lui avaient fait grand éloge de la Salpêtrière : « là, lui disaient-ils, est la seule médecine pour votre mal, et M. Charcot est le seul médecin qui le connaîtra. » Malheureusement, elle fut longtemps

avant d'avoir les ressources nécessaires pour accomplir le voyage ; mais, un beau jour, grâce à ces mystérieux subsides que les Israélites voyageurs savent obtenir de leurs coréligionnaires, elle apparut à la Salpêtrière, pleine d'espoir et de confiance. Son visage rappelle par bien des points celui des malades déjà étudiés. Le front ridé, les sourcilliers souvent contractés en un pli douloureux ; les yeux petits, clignotants et cerclés de fines rides ; le sillon naso-labial très accentué et les commissures basses. C'est aussi la même mobilité d'expression la même mimique excessive pendant les mêmes longues jérémiades.

Chaque phrase est accompagnée d'une grimace exagérée et des gestes exubérants, passant sans transition de la tristesse à la joie, de l'inquiétude à la confiance.

Son costume porte aussi l'empreinte des longues pérégrinations ; une robe usée de couleur indécise, un manteau rapiécé, des souliers fatigués, un chapeau informe et cependant on y sent une certaine prétention, une tentative d'élégance.

Rosa A., a étudié longuement et méticuleusement les sensations pénibles qu'elle éprouve. — Elle en sait plus, dit-elle, que bien des médecins ; et elle connaît les bons remèdes.

Une longue liasse d'ordonnances crasseuses ne la quitte jamais ; elles sont datées de toutes les villes où elle a consulté : et elle les conserve précieusement : « pour voir dit-elle, si on ne lui ordonne pas les mêmes remèdes dont elle a pu apprécier l'inefficacité. Aussi, fut-elle toute heureuse quand on lui ordonna à la Salpêtrière un médicament nouveau pour elle, des pilules à l'oxyde de zinc. — C'est bien la meilleure médecine qu'elle ait prise, et elle trouve son état très amélioré depuis qu'elle suit ce traitement.

Après quelques minutes d'entretien, on la voit sortir de sa poche une petite fiole contenant un liquide qu'elle appelle « éther » et qui ne la quitte jamais. Quand elle est fatiguée, elle en prend cinq gouttes sur un morceau de sucre et cela prévient souvent les attaques.

L'interrogatoire n'est pas toujours aisé à faire, en raison de l'excessive loquacité de la malade. Dès qu'on lui pose une question, elle entame un long discours qui l'entraîne à des digressions confuses sur des sujets souvent fort éloignés de la question posée. On est sans cesse obligé d'interrompre son verbiage pour la ramener au fait ; car si on l'abandonne à elle-même, elle ne connaît plus de bornes et parlerait pendant des heures entières, toujours sur un ton monotone et dolent, cherchant à apitoyer sur ses malheurs, heureuse quand elle s'attarde à décrire par le menu ses sensations.

D'elle-même, elle nous annonce, non sans fierté, qu'elle parle cinq langues couramment, le russe, le polonais, l'allemand, l'hébreu et un peu le français. C'est surtout en allemand qu'elle nous répond, très correctement. Elle a, paraît-il, reçu une bonne éducation et se considère comme intellectuellement bien au-

dessus de sa condition misérable. Sa mémoire ne paraît pas avoir été touchée.

Le phénomène sur lequel elle attire d'abord l'attention, c'est le mal de tête qui répond bien au type neurasthénique (céphalée en casque, plaque occipitale). Elle accuse en outre des douleurs vives avec élancements dans tout le côté gauche de la face (œil, oreille, front) et du crâne.

Dans le dos, douleur sourde le long de la colonne vertébrale avec maximum dans la région lombo-sacrée.

Douleurs vagues dans les membres, surtout le bras et la jambe droits ; le poignet de ce côté a été le siège d'un gonflement douloureux qui a presque complètement disparu aujourd'hui.

Toutes ces douleurs sont plus vives les jours de pluie, et surtout d'orage.

La sensibilité est conservée à peu près intégralement dans tous ses modes.

Il faut noter cependant une hypoesthésie à la piqûre du côté gauche de la face, et sur les membres du côté droit (correspondant aux régions où s'accusent les plus vives douleurs).

Les sens spéciaux ne sont pas atteints d'une façon très appréciable.

L'odorat, le goût, l'ouïe, normaux. La vue est faible ; la malade est myope et voit mal, surtout de l'œil gauche. Pas de rétrécissement du champ visuel, pas d'achromatopsie.

Les mouvements se font bien ; quelquefois limités pour les bras par une douleur dans l'épaule ; mais pas de contracture, pas de paralysie. — La pression des mains est forte.

La marche est normale. On remarque cependant une certaine raideur de la colonne vertébrale, causée par la vigilance des muscles vertébraux, pour éviter les douleurs.

Les viscères sont normaux : cœur, poumons, foie, etc.

L'appétit conservé ; les digestions pas trop pénibles, sauf parfois une sensation de plénitude et des bouffées de chaleur après les repas. — Selles régulières.

Rosa A... est restée environ un mois à Paris, suivant le traitement qu'on lui avait prescrit avec une ponctualité scrupuleuse. — Elle s'est trouvée très sensiblement améliorée, et est revenue le 15 juin pour en exprimer sa satisfaction. Les douleurs ont diminué, et depuis qu'elle est à Paris, elle n'a jamais eu d'attaques. Elle a hâte de retourner en Russie pour montrer à ses parents et amis, les bienfaits de son traitement de la Salpêtrière : elle déclare qu'aucune autre médecine ne lui a jamais fait tant de bien. « Aussi, ajoute-t-elle, je comprends aujourd'hui tous les éloges qu'on me faisait de M. Charcot. Il peut compter sur moi désormais, et tous ceux de mes compatriotes qui souffriront de mon mal, je les enverrai à la Salpêtrière ».

Ayant fait renouveler son ordonnance pour emporter là-bas une ample pro-

vision de pilules d'oxyde de zinc, elle est repartie pour la Russie confiante et rasserénée.

Après lecture de leurs observations, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il existe entre ces différents malades de nombreux point de ressemblance, et déjà il est aisé d'entrevoir des analogies avec le Juif-Errant de la légende.

Nous allons essayer d'en faire ressortir les points principaux.

Tout d'abord, on est frappé de l'*origine* même de ces malades.

Tous semblent être partis d'une même source située sur les confins de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Autriche. Tous parlent l'allemand de préférence aux autres langues. Et cependant tous sont polyglottes comme leur ancêtre, le Juif-Errant : « En quelque lieu qu'il allât, nous apprend un écrit de 1618, il parlait toujours la langue du pays (1) ». Quoi qu'il en soit, l'origine germanique paraît indéniable ; peut-être tous sont-ils allemands ; mais n'osent pas le crier trop haut en France.

Un exégète d'une grande érudition M. Ch. Schœbel (2), qui est en même temps un orientaliste indianisant et hébraïsant, a étudié la légende

(1) La grande aptitude des Juifs pour les langues est un fait bien connu. On lit dans la « *Cosmographie universelle* » d'André Thevet, Paris, 1575, tome I, livre III, ch. VI, p. 75. *Histoire d'un juif esclave chez le roy du Cap verd* (Sénégal). « Entre autres (esclaves) estait un juif natif de Marroque, aagé de quarante neuf ans, qui aussi avoit été vingt six ans, tant en Afrique qu'en quelques endroits des Indes Orientales d'Asie. J'ose bien dire qu'alors que ce pauvre *Alhanar* (c'était son nom) vivoit, il avoit la plus heureuse mémoire d'homme qui fust au monde : car il savoit parler de vingt huict sortes de langues toutes différentes, et en chacune d'icelles, lire et escrire, et s'il eust ouy parler un homme dix ou doux jours entiers, conversant avec luy, et luy donnant les choses à entendre, il eust plus apprins en ce peu de temps, qu'un autre n'eust faict en deux ans. Il me souvient, qu'un marchant anglois, estant de mon temps par delà, adverti de la mémoire gaillarde de cet esclave, le voulut avoir avec luy, pour luy servir de Trucheman : ce que *Adallach* (en traitant maître du juif) son maître accorda : comme de fait l'anglois le tinst environ un mois, communiquant ordinairement avec luy. Un jour entre les autres ledit anglois lui commença à discourir la généologie des roys, roynes, princes et grands seigneurs de son païs : la manière de vivre que ceux d'Angleterre ont tenue depuis qu'ils ont receu le christianisme ; les guerres et batailles qu'ils ont eues contre leurs voisins escossois et françois : la richesse et revenu du royaume, avec sa largeur et grandeur, ses villes, rivières, goulfes et promontoires. Ce que l'esclave retinst si bien, le mettant secrettement par escrit, et en fit tellement son profit, que, quelques temps après devant son maistre *Adallach* et ledit marchant, il commença à discourir et dire de mot à mot en un jour, ce que l'autre lui avait raconté en un mois, suyvant les histoires et chroniques angloises : voire les mesmes mots, il les proféroit en sorte, que l'ayant parler on eust jugé qu'il eust demeuré au païs bien vingt ans, jaçoit qu'il n'eut jamais veu ny parlé à anglois, qu'à celuy seul. (Note communiquée par M. Abel Delafosse).

(2) Charles Schœbel, *La légende du Juif-Errant*, Maisonneuve, 1877.

du Juif-Errant au point de vue mythique, et en a recherché l'origine et l'évolution.

Pour lui la légende est essentiellement germanique : c'est même pour les Allemands une légende nationale.

Le peuple errant, ce n'est pas le peuple Juif, c'est le *Deutsch*, qu'il s'appelle Vandale, Normand, ou Wisigoth. S'il y a des Juifs errants, ce sont des Juifs Allemands (*Heimathlos* : sans patrie).



Fig. 14. — *Le Juif-Errant*, d'après une gravure de la fabrique d'imagerie de Metz donnée par Champfleury.

Cette assertion de M. Schœbel est en partie confirmée par nos observations.

Poussant plus loin son étude d'exégèse, cet auteur s'attache à démontrer que la légende du Juif-Errant, « par une sorte de compromis entre le merveilleux païen et le merveilleux chrétien » se confond avec la *légende du Chasseur sauvage*, et par elle, avec le mythe de *Wodan vegtamr*, le dieu qui est sans cesse par voie et par chemin.

Il voit une analogie singulière entre la parabole hébraïque de Caïn, le

premier meurtrier auquel Dieu commanda : « Tu seras agité et fugitif sur la terre ». Et Loki, chef des Ases, qui commit le premier crime, *harms-laug*.

« Dès lors, les Ases ont couru le monde entier, et on dirait que c'est d'eux que leurs descendants, les Germains, tiennent le penchant irrésistible qui les pousse à quitter sans esprit de retour le sol natal, pour se répandre dans tous les pays du monde... Le Juif-Errant Allemand a changé sa constitution exotique primitive, à l'instar de ce qui se passe sur le sol allemand à l'égard de ses congénères vivants, dont un grand nombre présente le phénomème étrange de Juif à cheveux blonds » (1).

Certes, ce sont là d'ingénieuses explications. Mais tout en faisant une large part à l'importance de cette origine germanique, nous croyons qu'elle est insuffisante pour expliquer les pérégrinations des névropathes voyageurs. La pathologie chez eux revendique ses droits.

Nous irons également à l'encontre de l'opinion de M. Schœbel lorsqu'il refuse aux Juifs le goût des voyages. « La prédilection supposée aux Juifs pour l'existence errante, écrit un Israélite (2), est un des axiomes créés par le fanatisme de la race arienne ». — Assurément les Israélites n'entendent pas la vie nomade à la façon des Tziganes ou Gitanos. Ils sont plutôt enclins à s'implanter solidement dans le pays où ils arrivent. Que d'efforts font alors certains peuples pour s'en débarrasser ! Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, ils n'hésitent jamais à abandonner leur résidence, quand l'espoir d'une entreprise heureuse les attire au loin. C'est précisément ce trait fondamental de leur caractère qui constitue chez eux une prédisposition aux déplacements faciles. C'est ce qui fait que nos névropathes errants sont surtout des Israélites.

Nous l'avons déjà fait remarquer, la proportion des névropathes est grande dans la race Juive. Les statistiques dressées à la Salpêtrière où viennent se présenter des malades de toutes races et de toutes religions, sont des plus éloquentes à cet égard. Est-ce à dire que les Israélites sont tous victimes d'une névrose héréditaire et qu'ils en porteront la marque dans leur descendance ? — Assurément non. Il est heureusement de très nombreuses exceptions qui sont elles-mêmes une conséquence presque inévitable de cette hérédité nerveuse, et, si, parmi les Juifs, les désordres nerveux abondent, il faut reconnaître qu'on rencontre souvent chez eux

(1) Schœbel, *loc. cit.*, p. 64. — Virchow a constaté au Congrès anthropologique d'Iéna (août 1876) une proportion de 11 pour 100 de Juifs blonds en Allemagne.

(2) J. Derembourg, *Revue critique* du 30 sept. 1876, p. 214, note 1.

des intelligences supérieures, des esprits merveilleusement équilibrés, des aptitudes artistiques et scientifiques de premier ordre. — Plus que les autres, ils sont soumis à cette loi d'alternance, si inconstante dans ses manifestations, qui fait s'entrecroiser les grandes puissances intellectuelles et les débilités cérébrales. A côté de cette hérédité de race, il faut placer l'hérédité personnelle. Nous manquons malheureusement de renseignements précis à cet égard dans quelques observations, soit que le malade n'ait conservé aucun souvenir de sa famille, soit que ses réponses n'aient pas été assez concluantes. L'un d'eux S., est d'une famille où les musiciens et les peintres abondent : il est bien vraisemblable que comme lui, musicien, beaucoup d'entre eux étaient des nerveux à des degrés divers.

Il n'est pas besoin d'ailleurs, pour confirmer cette hypothèse, de retrouver dans les ancêtres ou les collatéraux des accidents nerveux similaires. L'hérédité en neuropathologie revêt des formes multiples. On voit se suivre ou s'entrecroiser les névroses et les affections organiques, l'arthritisme et le diabète. Dans les statistiques qui portent sur les israélites en particulier cette alternance a été souvent notée et il n'est pas rare de voir un diabétique formant le trait d'union qui relie les deux moitiés d'une chaine névropathique héréditaire.

Quelles ont été les *causes* occasionnelles de cette maladie du voyage? Des traumatismes comme dans le cas de Klein. Des émotions violentes comme chez S..., (la foudre qui tombe, un incendie, la mort de sa fille, etc.) C'est l'étiologie même de leurs attaques, car ceux-ci sont des hystériques. N'est-ce pas à la suite d'une émotion poignante, la vue de Jésus-Christ sous la torture du calvaire, que Cartophilus s'enfuit de sa demeure, et se mit à pérégriner ? Chez les deux autres malades, les causes brutales n'existent pas: ils trouvent en eux-mêmes, l'impulsion qui les entraine à voyager (besoin de consulter un médecin nouveau, de tenter un autre remède). Les premiers ont mené jusqu'à un certain âge une existence presque normale, et cependant ils ne pouvaient se fixer longtemps nulle part, trouvant toujours un prétexte pour aller chercher ailleurs une nouvelle occupation. Les seconds semblent avoir toujours vécu de leur vie vagabonde. Mais chez les uns et les autres, la misère, les souffrances et les privations de toutes sortes, les fatigues excessives, ont dû contribuer pour une large part à l'éclosion des accidents nerveux. En somme c'est le chapitre étiologique de la neurasthénie et de l'hystérie, avec toutes ses variantes. Peut-être y a-t-il lieu de faire intervenir comme dans l'observation de S..., ce fait que les douleurs dont il souffre sont moindres pendant la marche que pendant

le repos. On pourrait trouver là une explication toute simple du besoin de pérégriner. La chose mérite d'être contrôlée par des observations ultérieures.

L'existence de ces pauvres hères, misérablement dotés au physique comme au moral, est un véritable problème.

« N'ayant point de ressource
En maison ni en bien

ils peuvent vivre cependant. Grâce à quels subterfuges ? — Peut-être, l'esprit éminemment pratique de leur race les pousse-t-il à tirer parti de leur extérieur pitoyable et exciter ainsi la générosité publique. — Il est certain qu'ils ne restent jamais dénués de tout. Et pour expliquer leur modeste rente qui semble ne jamais s'éteindre, la tradition a imaginé l'intervention miraculeuse :

J'ai cinq sous dans ma bourse
Voilà tout mon moyen
En tous lieux. en tous temps
J'en ai toujours autant.

Ces cinq sous mémorables deviennent deux schillings dans la légende anglaise et un groschen dans les récits allemands. La solidarité des Israélites envers leurs semblables ne les enrichit pas ; mais elle leur ouvre dans toutes les villes du monde des maisons de crédit où ils vont toucher ce revenu modique qui la fait éternellement riches, tout en restant éternellement pauvres.

Ce n'est pas d'ailleurs en frais de costume qu'ils gaspillent leur avoir. Le vêtement du Juif-Errant a toujours frappé ceux qui l'ont rencontré, autant par sa pauvreté que par sa bizarrerie.

« Son habit tout difforme
Et très mal arrangé

attirait toujours l'attention du public. Il y a même chez eux parfois une sorte d'entêtement à conserver le costume national, comme chez les malades observés par M. Charcot. Ce fait avait frappé les écrivains et les dessinateurs :

« De grandes chausses il porte à la marine
Et une jupe comme à la florentine,
Un manteau long jusqu'en terre traînant
Comme un autre homme il est au demeurant ».

Si dans les images on retrouve souvent le costume allemand ancien, celles qui représentent le Juif-Errant vêtu à l'orientale ne sont pas rares et semblent bien se rapporter aux israélites levantins qui sont venus pérégriner dans nos pays.

Au cours de cette étude, où nous avons été appelés à examiner les Israélites errants, nous avons été rapidement frappés par les caractères communs typiques de leurs traits et de leur habitus extérieur

Ce sont des hommes de 30 à 40 ans en moyenne, mais auxquels on



Fig. 15. — Le vrai portrait du Juif-Errant, tel qu'on l'a vu passer à Avignon le 22 avril 1784. — Croquis pris à la Bibliothèque nationale.

donnerait facilement le double de leur âge, grâce à leur visage sillonné de grosses rides et à cette barbe proverbiale qu'ils laissent croître indéfiniment.

Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu

est-il dit dans la complainte, et plus loin :

A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux
Vous avez bien cent ans
Vous montrez bien autant.

A quoi Isaac Laquedem répond :

> Chose sûre et certaine
> Je passe encore trente ans.
> J'avais douze ans passés
> Quand Jésus-Christ est né.

La barbe du Juif-Errant est peut-être le trait le plus caractéristique de sa figure. Les imagiers primitifs l'ont rendue avec une grande sincérité. Celles qu'on voit sur les plus anciennes estampes reproduisent aussi exactement que possible celles des malades des observations II et III, l'une frisant dans toute sa longueur, l'autre s'enroulant en papillottes sur les côtés et se confondant avec les cheveux, bouclés eux aussi. Malheureusement de nos jours, l'imagination des artistes les a entraînés dans des fantaisies pleines de verve, il est vrai, mais qui n'ont plus rien de la sincérité de leurs prédécesseurs. Dans la dernière image d'Epinal (1) et dans les illustrations de G. Doré (2), le Juif-Errant est doté d'une barbe invraisemblable qui balaye le pavé de Bruxelles.

Il serait d'ailleurs puéril de donner à un caractère aussi instable, une valeur excessive. Un coup de rasoir peut le faire disparaître. C'est le cas de S. qui lors de sa première visite possédait une barbe opulente et qui, la seconde fois, nous apparut rasé. Mais la longue barbe inculte et le peu de soin que les malades en prennent, sont sans doute une conséquence de leur état mental. Ayant l'esprit toujours occupé de leurs souffrances, ils n'ont pas plus de souci des soins corporels élémentaires que de leurs vêtements misérables. Ce sont pour eux de trop mesquines préoccupations à côté de celle de leur santé.

La *physionomie* de tous les névropathes voyageurs exprime la souffrance, la lassitude et le désespoir.

Leur face est amaigrie, les pommettes saillantes au-dessus des joues creusées. Les rides du front sont remarquables. On les retrouve chez tous les malades et sur tous les portraits. Très longues, très profondes, elles se perdent en haut dans l'attache des cheveux, formant autour du front un triple ou un quadruple cercle. Au-dessus du nez deux sillons obliquement ascendants sont l'indice de la fréquente contraction des sourciliers, les muscles de la douleur.

L'œil est petit, triste, enfoncé, cerclé de rides qui s'enchevêtrent, et le

(1) Imagerie d'Epinal, *Le Juif-Errant*. Pellerin et Cie, n° 5 *bis*.
(2) P. Dupont, *loc. cit.*

brident parfois en un clignotement furtif. Le nez tantôt long et busqué, plus souvent large, épaté, comme il se voit fréquemment dans la race germanique.

Un profond sillon sépare le nez et les lèvres des joues, gagnant les commissures qu'il abaisse, et ajoutant encore à l'expression douloureuse.

Ce portrait, on le voit, n'est pas celui d'un homme heureux. C'est le « vieillard ridé qui jette un regard mélancolique sur les murs des cités auprès desquelles il passe (1) ».



Fig. 16. — Le Juif-Errant, d'après une image populaire tirée du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale.

C'est celui d'un homme qui souffre et qui s'inquiète vivement de souffrir sans trouver de remède.

Ce qui est surtout remarquable dans le facies des névropathes errants, c'est la grande mobilité d'expression de leur physionomie.

La richesse de leur mimique est extrême, et de même qu'ils exagèrent

(1) Champfleury, *loc. cit.*

les récits des souffrances qu'ils éprouvent, de même aussi, ils accompagnent ces récits d'un luxe de grimaces et de gestes d'une infinie variété.

La note dominante est l'expression douloureuse. Mais qu'une idée joyeuse, un espoir de guérir, leur arrive soudain, aussitôt le masque change, et devient radieux — pour être remplacé bientôt par l'ancienne tristesse quand revient la pensée de la maladie obsédante.

Il nous reste maintenant à passer en revue les symptômes morbides que présentent les malades dont nous avons retracé l'histoire.

La prédominance des accidents neurasthéniques est manifeste et l'on est tenté d'en faire des neurasthéniques au premier chef.

La *céphalée* est constante : c'est la forme en *casque* de Charcot enserrant la tête comme dans un étau circulaire, ou la *plaque occipitale* qui s'étend aux muscles de la nuque (*plaque cervicale*).

Puis la *rachialgie* que les malades décrivent en se plaignant de douleurs dans le dos, entre les deux épaules, et au niveau des reins (*plaque sacrée*).

Certains, comme le dit M. Levillain (1), « attribuent même une importance exagérée à ces souffrances, croyant qu'elles sont le signe d'une maladie pulmonaire grave quand elles siègent entre les omoplates ». La douleur rachidienne communique à la colonne vertébrale une raideur spéciale qui fait que les malades marchent à tout petits pas, évitent de se pencher en avant, de se tourner trop vite : on dirait qu'ils ont peur de réveiller cette douleur par un mouvement trop brusque.

Ils accusent aussi des sensations douloureuses dans tous les membres, souvent appelées par eux « rhumatismes » et dont le principal caractère est de sauter d'un membre à l'autre du jour au lendemain.

L'*insomnie* est fréquente, accompagnée de rêves pénibles et de cauchemars.

Un signe sur lequel tous attirent l'attention, c'est l'état de faiblesse musculaire dans lequel ils se trouvent (*Amyosthénie*). Sensation de brisement, de courbature, de fatigue invincible dont on ne doit pas chercher l'explication dans les longues courses fournies par les malades, car elles existent encore quand ils ont passé quelques jours de repos à l'Hôpital. « Les jambes fléchissent quand ils sont debout, les genoux ploient alternativement, surtout en marchant » (Dutil).

Les *troubles dyspeptiques* manquent rarement : sensations de lourdeur, de gonflement de l'estomac après les repas ; bouffées de chaleur au visage, éructations répétées.

(1) F. Levillain, *La neurasthénie*, A. Maloine, 1891.

Du côté de l'appareil génital, nous devons signaler la *spermatorrhée* qui devient par son abondance une cause d'épuisement rapide, et qui affecte profondément le malade.

La *sensibilité générale* est aussi atteinte et ses altérations se manifestent par des sensations bizarres que les malades décrivent avec un grand luxe de détails parfois incompréhensibles : fourmillements, picotements, brûlures, etc.

Les *phénomènes oculaires* ne font pas défaut. Tous se plaignent de souffrir des yeux, de ne pouvoir fixer longtemps un objet, ni lire, ni écrire, sans ressentir une fatigue douloureuse rapide.

Si chez certains malades les phénomènes morbides semblent se limiter à ces symptômes purement neurasthéniques comme dans les observations II et III, il en est d'autres chez qui l'*hystérie* domine la situation et se manifeste avec un bruyant appareil.

A la suite d'une émotion, d'un traumatisme, une attaque se déclare suivie bientôt de plusieurs autres qui évoluent suivant le type classique : aura perçue par le malade ; bourdonnements d'oreilles, vertiges, battements dans les tempes, sensation de constriction à la gorge (boule hystérique), perte de connaissance, arc de cercle, grands mouvements, attitudes passionnelles. Au réveil, sensation de fatigue extrême, parfois hémiplégie généralement accompagnée de contractures. Hémianesthésies limitées à la racine des membres.

L'examen révèle la présence de points hystérogènes, d'un rétrécissement concentrique du champ visuel ; dyschromatopsie, micromégalopsie.

Les accidents neurasthéniques et hystériques peuvent d'ailleurs se superposer. Le malade de l'observation IV est un type d'*hystéro-neurasthénie traumatique*. Il offre presque au complet les symptômes des deux névroses, tandis que dans l'observation I les phénomènes restent peu accusés pour l'une et l'autre affection.

En remontant pour un instant à la légende, il faut convenir que les renseignements d'ordre purement médical sont peu nombreux sur le Juif-Errant. Le fait n'a rien de surprenant. Cependant il est un passage du livre de Mathieu Pâris (1), un des écrits les plus naïfs et les plus sincères, qui permet de supposer que Cartophilus a été bel et bien hystérique : « A certaines époques, dit-il, il fait une maladie qu'on croirait incurable ; il est *comme ravi en extase* ; mais bientôt guéri, il renaît et revient à l'âge

(1) Mathieu Pâris, *loc. cit.*

qu'il avait avant ». — Et cette autre phrase de Collin de Plaucy (1) : « Pendant un mois, il *s'obstine à repousser tout aliment*; mais chaque nuit le sommeil rétablissait ses organes ».

Sans y chercher autre chose qu'une curieuse analogie il n'est pas inutile de rapprocher ces renseignements de ceux qui nous ont été laissés sur les hystériques extatiques et anorexiques.

Nous arrivons à l'examen de *l'état mental* des névropathes voyageurs. Ici encore la neurasthénie revendique ses droits. L'*asthénie psychique* produit des désordres intellectuels et moraux. C'est l'impotence fonctionnelle du cerveau qui amène l'impossibilité de suivre une voie tracée, de continuer un travail, un traitement entrepris. L'esprit vacille dans toutes les directions et se laisse entraîner n'importe où. Qu'une idée soit suggérée alors, ou qu'elle germe spontanément sous forme d'impulsion, le malade s'y abandonnera tout entier et la suivra jusqu'à ce que la fatigue cérébrale l'en empêche. Or, cette fatigue n'est pas longue à venir car « ces malades ne sont plus les maîtres de leur énergie psychique ». Ce sont de véritables abouliques. Aussi sont-ils perpétuellement indécis et mobiles.

L'affaissement moral se traduit par les idées tristes et le découragement. Avant toutes choses, la préoccupation de leur santé les obsède. Nous avons suffisamment insisté déjà sur les fastidieuses doléances dont ils accablent les médecins, sur les interminables descriptions qu'ils font de leur maladie, sur leurs larmes, leurs sanglots, leur mimique lamentable.

Ils tombent à la longue dans une sorte d'état hypochondriaque, et vont jusqu'à songer au suicide ; mais sans jamais l'exécuter.

Au milieu de leur désespoir, ils retrouvent pourtant quelquefois des lueurs d'espérance quand un médecin a su gagner leur confiance. Leur état s'améliore ; mais c'est un mieux très passager. Une nouvelle cause dépressive ne tarde pas à surgir. Et la maladie reparaît.

La *mémoire* est souvent touchée, soit dans son ensemble, soit partiellement. Témoin le cas de S. qui a oublié trois langues sur quatre qu'il parlait couramment.

Ainsi les phénomènes de dépression psychique tiennent une large place dans les troubles mentaux.

Mais ils ne sont pas toujours les seuls, et de même que l'hystérie s'ajoute à la neurasthénie, de même aussi les *impulsions* apparaissent au milieu de l'affaissement intellectuel. L'influence héréditaire joue en cela un

(1) Collin de Plaucy, *loc. cit.*, p. 112.

grand rôle. Et c'est à ces nouveaux facteurs qu'on doit attribuer les brusques départs, les lointains voyages entrepris tout à coup, sans raison plausible, ou sous le couvert de prétextes irraisonnés.

Cette impulsion peut d'ailleurs venir du dehors. On est frappé de la facilité avec laquelle ces malades s'abandonnent au médecin qui les conseille et du soin qu'ils mettent à exécuter scrupuleusement le traitement prescrit. Malheureusement en ceci comme en toutes choses, ils sont incapables de suivre longtemps leur idée, et s'il survient un nouveau docteur, ils oublient tout de suite le premier, pour se confier aveuglement à celui-là.

M. le Dr Ph. Tissié (1) dans une thèse fort intéressante, a réuni sous le titre des « *Aliénés voyageurs* » plusieurs groupes de malades. Il distingue en particulier parmi eux, les *captivés* qui conservent leur conscience, ou à peu près, pendant leurs voyages. Ils savent où ils vont et ce qu'ils font ; mais ils ne marchent que pour obéir à une volonté toute puissante, un désir impérieux qui les entraîne et les maîtrise. — Chez eux, pas d'hésitations, pas de demi-mesures. Ils ne connaissent pas d'obstacles.

« X... avant de s'échapper songe à une ville dont le nom a frappé ses oreilles. Il se figure y rencontrer des monuments superbes. Le désir de la visiter s'empare de son esprit, et un beau jour, il part, abandonnant tout, mais, cruelle déception, la réalité ne répond pas à la splendeur du rêve ». Et cependant, on le voit repartir quelques temps après pour aller visiter une localité nouvelle, « sans autre raison que celle de satisfaire son besoin ».

Voilà un cas qui se rapproche singulièrement de celui de nos israélites errants.

C'est encore dans la même série de malades qu'il convient de faire rentrer les militaires observés par M. le Dr Duponchel (2), professeur au Val-de-Grâce ; pour lui, certains soldats poussés à la déambulation, ne seraient que des suggestionnés, la suggestion venant d'eux-mêmes ou du dehors. M. Duponchel donne à ce phénomène le nom de *déterminisme ambulatoire*.

Nous arrivons de la sorte à cette conclusion que les névropathes voyageurs sont avant tout des neurasthéniques dont ils présentent tous les stigmates physiques et psychiques, l'hystérie pouvant parfois se surajouter.

Existe-t-il d'autres catégories de malades chez lesquels on observe également des pérégrinations étranges ? Assurément. — Et il faut savoir faire

(1) Ph. Tissié, *Les aliénés voyageurs*, O. Doin, 1887.

(2) E. Duponchel, *Etude clinique et méd. légale. — Des impulsions morbides à la déambulation observées chez des militaires*. Paris, 1888.

le *Diagnostic*. — En première ligne, il faut citer l'affection que M. Charcot a décrite sous le nom d'« *Automatisme comitial ambulatoire* » (1). « Il s'agit là d'une « forme » ou, comme on dit encore, d'un « équivalent épileptique » marqué par l'accomplissement inconscient d'actes de la vie ordinaire, plus ou moins compliqués, avec impulsion à marcher, à se déplacer, à voyager. » Le malade peut entreprendre un long voyage avec une apparence d'intelligence et de lucidité souvent parfaites. « Des actes automatiques remarquablement compliqués, rappelant absolument par leur aisance et leur précision ceux de la vie consciente, tant ils semblent parfaitement adaptés à un but » peuvent être exécutés au cours de l'attaque, sans que les spectateurs puissent remarquer quelque chose d'anormal. Là se bornent les analogies, et le diagnostic est aisé à faire.

Dans le mal comitial ambulatoire, il est presque toujours possible en effet de retrouver les traces d'accidents épileptiques vulgaires, crises convulsives, morsures à la langue, urination involontaire, etc.

Et lors même que ces stigmates n'existent pas, comme chez un des malades de M. Charcot, le diagnostic s'impose par l'amnésie presque complète des faits qui se sont passés pendant le voyage.

Nous ne dirons qu'un mot des courtes pérégrinations accomplies pendant l'état de *somnambulisme*. Qu'il s'agisse de somnambulisme naturel ou provoqué, de noctambulisme, ou de vigilambulisme, l'attitude des malades, leur démarche, les chemins bizarres qu'ils prennent, la courte durée de leurs promenades dont le but reste toujours mal défini, tout cela n'a rien de commun avec la vie vagabonde des névropathes errants.

Parmi les aliénés voyageurs, M. Tissié considère aussi les *Délirants* : ce sont ceux qui, partant d'une idée absurde, accomplissent logiquement les actes secondaires. Tels sont les réformateurs de l'humanité, les prophètes, les inventeurs qui parcourent le monde pour répandre leurs doctrines, et accomplissent souvent de surprenants voyages.

Tels sont aussi les *hallucinés* avertis par une voix qui leur crie : « Tu es roi. Tu es Dieu » et qui partent à la recherche de leur royaume et de leurs adorateurs.

Le Juif-Errant, par certains actes de sa vie, méritait de prendre place parmi ces aliénés voyageurs :

« A plusieurs époques, *il lui vint de curieuses hallucinations ; il se persuada souvent que lui-même était le Messie immortel*, qu'un ennemi l'avait

(1) Charcot, *Leçons du mardi*, 1887-88, p. 165 et *Leçon* du 21 février 1889, p. 304.

enchanté, qu'il oubliait sa propre puissance, et qu'il pourrait par le mouvement rompre le charme dans le cercle duquel il languissait comprimé » (1). C'est là, il faut en convenir, un délire bien systématisé et qui ne manque pas d'analogies avec celui des malades de M. Tissié.

On peut même trouver dans certaines versions allemandes de la légende des passages où le Juif-Errant était devenu de persécuté persécuteur.

« Il aurait accompli plusieurs meurtres, partant de l'idée que les Juifs redeviendraient une nation, s'il crucifiait un chrétien ». Dans certains pays, le Juif-Errant passe pour porter malheur ; ceux qui l'ont vu mourront dans l'année.

« L'empereur Frédéric Barberousse (2) s'est noyé en Cilicie trois mois après avoir vu le Juif-Errant, lequel lui *promettait l'empire du monde.* Frédéric II, son petit-fils, fut étouffé par Manfred, sous des coussins, dans les mêmes conditions.

Toutefois, cet aspect funeste du Juif-Errant est assez rare, et dans la légende, il est plutôt bonhomme, quoique très malheureux.

Peut-on confondre l'état mental des névropathes voyageurs avec celui des vrais *hypochondriaques* ? L'erreur n'est pas possible quand la vésanie est nettement accusée. Les idées de l'hypochondrie ont un caractère de ténacité, de fatalité très spécial. Elles sont généralement fixes et obsédantes ; les malades sont inaccessibles aux encouragements. Ce n'est pas le cas des neurasthéniques qui se laissent volontiers consoler et dont l'esprit mobile saute facilement d'une idée à une autre. Il n'en est pas moins vrai que les limites peuvent être difficiles à établir entre les deux psychoses.

Il n'est pas aisé de porter un *pronostic* sur l'avenir des névropathes voyageurs ; car ils échappent, par leur maladie même, aux observations complètes. On ne peut que répéter ce qui a été dit sur le pronostic de la neurasthénie et de l'hystérie dont ils souffrent. « Ces deux névroses associées sont particulièrement tenaces, et presque incurables : bien qu'il ne s'agisse pas d'affections organiques, une neurasthénie profonde, compliquée d'hystérie, entraînant avec elles la misère intellectuelle et morale pour toujours peut-être, sont des choses incontestablement très graves (Charcot).

La neurasthénie, dit Beard, peut ouvrir la porte à toute une série de désordres nerveux. « Beaucoup de mélancoliques qui entrent dans les asiles, ont passé par un long stage de neurasthénie, avant d'en arriver aux

(1) Collin de Plaucy, *loc. cit.*, p. 104.
(2) Collin de Plaucy, *loc. cit.*

troubles permanents de la psychose ». On peut en dire autant de bien des dipsomanes et de morphinomanes.

En ce qui concerne spécialement la maladie des voyages dont ces malades sont atteints, on peut affirmer qu'elle ne cessera que le jour où une impossibilité absolue les mettra dans l'obligation de cesser toute pérégrination. Qu'adviendra-t-il alors? l'avenir nous l'apprendra peut-être.

Est-il donc impossible de songer à améliorer leur état? Certes non, on peut obtenir par un *traitement* approprié un mieux sensible, mais avec cette restriction toutefois que ce mieux sera passager.

Le traitement institué à la Salpêtrière amène, le fait est certain, pendant les premiers temps, une diminution des symptômes les plus pénibles. L'hydrothérapie, les médicaments toniques et calmants et surtout l'électrisation d'après la méthode de M. Vigouroux produisent de bons résultats. Et la figure radieuse des malades qui suivent ce régime, atteste pendant les premiers jours la satisfaction qu'ils en retirent. Malheureusement c'est un bien-être éphémère, et ils reviennent bientôt entamer de nouveau le chapitre de leurs doléances ; jusqu'au jour où, désespérés, ils partent pour aller se faire soigner ailleurs.

Pour terminer l'histoire des israélites errants nous dirons encore un mot d'une question médico-légale qui n'est pas sans importance. *Les vagabonds sont-ils tous neurasthéniques ou hystéro-neurasthéniques?*

Dans une de ses belles leçons du mardi sur l'hystéro-neurasthénie, M. Charcot a fait une remarque dont l'intérêt est grand à cet égard : « On compte, dit-il, parmi les hospitalisés, une assez forte proportion de gens sans profession avouée, sans domicile fixe, des vagabonds, en un mot, qui sont exposés à chaque instant, à tomber sous le coup de la police. Or, l'hystéro-neurasthénie paraît chose vraiment fréquente parmi les misérables, les loqueteux, les gens sans aveu, qui fréquentent tour à tour les prisons, les asiles de nuits, et les dépôts de mendicité.

« Serait-ce que le vagabondage conduit à l'hystéro-neurasthénie, ou que celle-ci inversement conduit au vagabondage? Question délicate, intéressante au premier chef, au point de vue social, et qui méritera certainement quelque jour d'être l'objet d'une étude approfondie ».

M. le professeur Benedick (1) de Vienne s'est attaché à résoudre la question posée par M. Charcot ; pour lui les vagabonds ne seraient que des neurasthéniques vagabonds. — Tous les neurasthéniques ne pérégrinent

(1) Benedick, *Le vagabondage et son traitement.*

pas assurément. Mais le fait s'observe chez beaucoup d'entre eux ; aussi M. Benedick formule-t-il les conclusions suivantes : « Le vagabondage accidentel doit disparaître du Code pénal, et devenir un appel obligatoire de secours pour la société. Dans ces malheureux accidentellement sans domicile et sans moyens de subsistance, le mot technique de vagabond, doit même disparaître de la langue ; ils représentent des malheureux arrivés au comble de la misère...



Fig. 17. — Le Juif-Errant, d'après une gravure d'Épinal reproduite par Champfleury.

Le premier élément constituant du vagabondage, c'est la neurasthénie physique, morale et intellectuelle, qui rend difficile ou impossible aux individus de gagner leur vie par le travail continuel, régulier et spontané.

« Chez les vagabonds, la neurasthénie morale et principalement la faiblesse de volonté est dominante ; ainsi ils travaillent sous une pression morale, alors qu'ils sont incapables de travailler, abandonnés à eux-mêmes, c'est-à-dire en liberté.

Les vagabonds neurasthéniques, pour M. Benedick, seraient curables, et la société devrait pourvoir à leur traitement.

Ces conclusions sont pleines d'une sage philanthropie ; mais il ne faudrait pas en exagérer la portée : on risquerait fort de voir se grossir rapidement le nombre des vagabonds. Il y aurait bien des vagabonds nullement neurasthéniques tentés d'exploiter la neurasthénie à leur profit.

Il est loin de notre pensée de vouloir traiter cette question difficile ; mais en ce qui concerne la catégorie de malades que nous venons d'étudier, nous sommes portés à croire que leur vagabondage est bien la conséquence de leur névrose, et que s'ils ne peuvent se fixer nulle part, c'est qu'ils sont soumis au régime des impulsions multiples qui germent en leurs cerveaux déprimés de neurasthéniques.

Ces pauvres diables ne sont donc pas seulement des malheureux dignes d'une aumône. Ce sont de vrais malades, de tristes névropathes, souffrant plus de leur névrose que de la misère qu'ils traînent avec eux. Leurs lamentables doléances, pour être fastidieuses, ne sont pas mensongères. On doit tenter de leur venir en aide par les moyens qu'offre la thérapeutique. Sans doute, en raison même de leur besoin de pérégriner, ils échappent à tout traitement méthodique. Mais on ne doit pas pour cela les honnir. Et il faut avoir pour les *Juifs-Errants des cliniques*, un peu de cette pitié des bourgeois de Bruxelles pour le *Juif-Errant de la légende*.

« Nous pensions être un songe
Le récit de vos maux.
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux.
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions ».

Le Juif-Errant existe donc encore aujourd'hui ; il existe sous la forme qu'il avait prise aux siècles passés. Sa figure, son costume, ses manières conservent les mêmes caractères à travers les âges. C'est que ce mystérieux voyageur est un malade ; ce qui nous frappe en lui, c'est précisément le cachet spécial que lui imprime sa maladie, et qu'on retrouve dans toutes ses apparitions.

Cartophilus, Ahasverus, Isaac Laquedem relèvent de la pathologie nerveuse au même titre que les malades dont nous venons de retracer l'histoire.

BIBLIOGRAPHIE

La Bibliographie Médicale est indiquée en notes. Consulter en outre pour la Bibliographie de la Légende :

Paris (**Mathieu**). — *Historia Major*. London, 1571.

Philippe Mouskès. — *Chronique*, publiée par le baron de Reiffenberg. Bruxelles, 1836-38-45, 3 vol. in-4°.

— *Wanderlicher Bericht von einem Juden aus Jerusalem bürtig und Ahasverus genannt*. Leipzig, 1602, in-4°. *Histoire admirable du Juif-Errant*. Bruges, s. d. in-12. (Réimprimé Rouen, 1751, in-4°).

— *Discours véritable d'un Juif-Errant*. Bordeaux, 1608.

Crysostomus Duduloeus. — *Von einem Juden von Jerusalem, Ahasverus genannt*. Augsbourg, 1619, in-4°. (Autres éditions 1634, in-8°, — 1661, in-8°).

— *Relation oder kürzer Bericht von zween Zeugen von Leideus Jesu Christi*. s. l., 1645, in-4°.

Droscher. — *De duobus testibus vivis passionis dominicae*. Iéna, 1668.

Frentzel (**Johann**). — *Meletema historicum de Judœo immortali*. Wittebergœ, 1672, in-4°.

Hadeck (**Johann Georg**.). — *Relation eines Waldbruders, mit namen Ahasverus*... s. l. 1687, in-4°, (autre 1697, in-4°).

Niemann (**Sebastian**). — *De duobus testibus vivis passionis Christi*, Jenœ, 1668, in-4.

Thilo (**Gottfriœd**). — *Meletema historicum de Judœo immortali*. Wittebergœ, 1668, in 4°, (autre ibid. 1671, in-4°).

Schultz (**Christian**). — *Dissertatio historica de Judœo non mortali*, Kœnigsberg, 1680, in-4°. (Autres, 1693, in-4° ; — ibid. 1698, in-4° ; — ibid., 1711, in-4° ; Iéna, 1734, in-4°).

— *Historische Nachricht von dem ewigen Juden*. Erfürth, 1723, in-4°.

Anton (**Carl**). — *Dissertatio in qua lepida fabula de Judœo immortali examiniatur*. Helmstadt, 1756, in-4°. (Autre ibid., 1760, in-4°).

Ducos (**Luis Fris**). — *Historia del Judio errante*. Madrid, 1819, in-8°.

Schubart. — *Ballade sur le Juif-Errant*, dans ses *Œuvres complètes*. Stuttgard, 1839-40, 8 vol. in-16.

Royaards (**H. J.**). — *Nederlandsch archief voor Kerketige geschiedenis*, XIII, D. Leiden, 1842, pp. 311-328.

Quinet (**Edgard**). — *Ahasverus*. Nouvelle édition, avec notice par Ch. Magnin. Paris, 1843, in-12.

Grœsse (**Johann Georg. Theodor.**). — *Die Sage von ewigen Juden*. Dresden, 1844, in-8°.

Brunet (**Gustave**). — *Notice historique et bibliographique sur la légende du Juif-Errant*. Bordeaux et Paris, 1845, in-12.

Vieuxbois (**marquise de**). — *La Juive-Errante*. Paris, 1845, 2 vol. in-8°.

Coremans (**Victor Amadeus**). — *La licorne et le Juif-Errant*. Bruxelles, 1845, in-8°.
Collin de Plancy. — *Légende du Juif-Errant*. Paris, 1847, in-8°.
Schœnhuth (**Ottman**). — *Ahasverus, des ewige Jude*. Reutling, 1849, in-8°.
Sue (**Eugène**). — *Le Juif-Errant*. Nouvelle édition. Paris. 1877, 4 vol. in-12.
Scribe et Saint-Georges. — *Le Juif-Errant*, opéra en 5 actes, musique d'Halévy (se trouve dans les *Œuvres complètes* de Scribe, troisième série, tome V, Paris, 1874-77).
Grenier (**Edouard**). — *La mort du Juif-Errant*, poème, Paris, 1857, in-12.
Lavayssière (**P.**). — *Légende d'Ahasverus*, épisode, Paris, 1857, broch. in-12.
— Art. *Juif-Errant* dans l'*Encyclopédie moderne*, complément, tome VII, p. 174.
Dupont (**Pierre**). — *La légende du Juif-Errant*, illustré par Gustave Doré. Paris, 1862, in-folio.
Nisard (**Charles**). — *Histoire des livres populaires*, 2e édition augmentée. Paris, 1864, 2 vol. in-12.
Piessac (**comte de**). — *Les légendes d'outre-tombe*. Paris, 1869, in-8°.
Bonneau (**Alcide**). — *Encyclopédie du* XIXe *siècle*, tome XIII, p. 291. Paris, 1872, in-8°.
Schœbel. — *La légende du Juif-Errant*. Paris, 1877.
Paris (**Gaston**). — *Encyclopédie des sciences religieuses*, tome VIII, p. 498. Paris, 1880, in-8°.
— *Le Bonnet du Juif-Errant*, comédie en 12 scènes. Nancy, 1882, in-16. [Yth. 20. 905] (cote de la bib. Nat.).
Blechmann (**Bernhard**). — *Ein Beitrag zur Anthropologie der Juden*. Dorpat, 1882, in-8° [8° O, Dorp. med. 1].
Naubaur (**Dr L.**). — *Die sage von ewigen Juden*. Leipzig, 1884, in-8° [A. 20. 112].
Wahrmund (**Adolf**). — *Das Gesetz des Nomadenthums und die heutige Judenherrschaft*. Karlsruhe, 1887, in-8° [8° H 5. 207].
Lœb (**Isidore**). — *Le Juif de l'histoire et le Juif de la légende*. Paris (L. Cerf), 1890, in-16 [8° H 5. 524].

Imp. Veuve Lourdot, 33, rue des Batignoles, Paris.

